

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance: Un an, \$3.—États-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. X.

No. 40.

Prix du numéro, 7 centins.—Annonces, la ligne, 10 centins.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 2 OCTOBRE 1879

AVIS IMPORTANTS

L'Opinion Publique est publiée par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND-DESBARATS, à ses bureaux, Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Le prix d'abonnement pour ceux qui paient d'avance, ou dans le cours des trois premiers mois, est de TROIS PIASTRES ET DEMIE pour les États-Unis; mais on exige de ceux qui ne se conforment pas à cette règle \$3.25 par année s'ils ne paient qu'au bout de six mois, et \$3.50 s'ils ne règlent qu'à la fin de l'année.

Les lettres d'abonnements ou traitant d'autres affaires doivent être adressées à G.-B. BURLAND, Gérant, ou: "Au Gérant de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Adresser les correspondances littéraires: "Au Rédacteur de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Lorsqu'on veut obtenir des exemplaires extra du journal, le prix de ces exemplaires, en estampilles ou autres valeurs, doit accompagner la demande.

Nos abonnés à Montréal sont priés de nous faire connaître toute irrégularité dans le service du journal.

SOMMAIRE

La politique fédérale, par A. Gélinas.—La coalition, par L.-O. David.—Madame Leprohon, par J. D.—La récolte, par A. Gélinas.—Ca et là, par L.-O. D.—A Chiselmurst.—Nos gravures.—Une histoire à propos de duel, par Gaston-P. Labat.—Un bonze charmeur dans le Siam, par Raoul Postel.—Bibliographie.—Conseils utiles.—Variétés.—La muette qui parle, par F. du Boisgobey (suite).—Une page d'histoire.—Choses et autres.—Le jeu de dames.—Les échecs.—Prix du marché de détail de Montréal.

GRAVURES: Madame Leprohon: Le Major Cavagnari; Le navire de guerre *Tourmaline*; M. Ferdinand de Lesseps; Montagnards afghans; Montréal: Exposition de la Société d'Horticulture.

NOTRE PRIME

Notre magnifique prime est maintenant prête à être livrée à ceux qui y ont droit. C'est une grande et belle gravure représentant le bonheur domestique, ou Monsieur, Madame et Bébé, comme disait Gustave Droz; sujet simple et vieux, mais toujours beau, surtout lorsqu'il inspire un véritable artiste.

C'est un tableau où le bonheur domestique apparaît sous des couleurs si charmantes, qu'il va opérer une véritable révolution parmi les malheureux qui n'ont pas eu le courage encore de contracter mariage. Les vieux garçons ne pourront pas le contempler sans prendre la résolution de laisser les froides régions du célibat où ils cherchent vainement le bonheur.

Que de gens, de filles surtout, intéressés à répandre cette gravure en augmentant le nombre de nos abonnés! Vraiment, on devrait s'associer, s'organiser comme pour la colonisation ou la propagation de la foi, afin de faire pénétrer partout notre journal avec sa prime salutaire. Nos abonnés, dans tous les cas, s'empresseront de payer ce qu'ils doivent dans le but de satisfaire à un devoir et d'obtenir une si belle gravure, dont la vue domptera les maris les plus fougueux et calmera les femmes les plus acariâtres.

Auront droit à cette prime tous les abonnés actuels dont l'abonnement sera payé jusqu'au 1er janvier 1880, et les nouveaux abonnés qui paieront six mois d'avance.

LA POLITIQUE FÉDÉRALE

Sir John Macdonald et sir A. T. Galt sont arrivés d'Europe la semaine dernière. Le retour du premier ministre était attendu avec impatience et curiosité. On sait de quelle mission importante sir John s'était chargé. Le public était naturellement anxieux de le revoir et de connaître le résultat de son voyage. Sans doute, on ne pouvait s'attendre à des révélations au débotté. Ce n'était ni le temps ni le lieu, et rien d'officiel ne sera connu avant la réunion des Chambres. Mais on espérait toujours savoir quelque chose, attraper quelques bribes, saisir quelques indices qui pussent servir à baser des conjectures.

Un incident remarquable, qui s'est produit tout récemment et qui a coïncidé avec le départ de sir John, a considérablement aidé la curiosité publique dans ses recherches. Presque au même temps où le premier ministre s'embarquait pour l'Amérique, lord Beaconsfield prononçait, à Shaftesbury, devant un auditoire composé en grande partie d'ouvriers, un discours où il a parlé du Canada en termes extrêmement favorables, exaltant nos ressources, montrant les avantages de toutes sortes que présente notre pays et conseillant aux émigrants que la nécessité force à laisser l'Angleterre pour s'établir au loin, de le choisir de préférence à tout autre endroit. Le premier ministre anglais n'a pas coutume de s'occuper de nous de cette façon, et l'on a tout de suite compris que ses dispositions nouvelles à notre égard sont le fruit des représentations de sir John. Nous sommes en droit de conclure de ce fait que l'impression produite par notre premier ministre sur les autorités de l'empire est excellente. Il s'agissait de bien faire connaître notre pays aux ministres anglais. Du moment où ceux-ci sont convaincus des avantages que nous offrons et des bénéfices que la métropole peut tirer de nous, de nos vastes territoires, si fertiles, si riches, la cause est gagnée, et l'Angleterre ne doit plus hésiter à prendre nos intérêts et à contribuer à notre développement. Lord Beaconsfield expose à ses gouvernés que le Canada peut devenir le grenier de l'Angleterre, que notre Nord-Ouest inhabité peut loger et nourrir une population quatre fois plus forte que celle des îles britanniques. Dans ces conditions, la colonisation de nos immenses prairies et la construction du chemin du Pacifique canadien sont une œuvre à laquelle la métropole a raison de s'intéresser et qu'elle doit aider de ses capitaux. C'est là que sir John voulait en venir.

Et il ne s'est pas contenté de s'aboucher avec les gouvernants, il s'est mis de plus en relation avec un grand nombre d'hommes influents et d'associations importantes, afin de répandre ses idées et de les vulgariser. Plusieurs délégués sont venus en sa compagnie, dans le but de visiter notre pays et de le connaître par eux-mêmes. C'est encore un fait significatif.

Maintenant, si l'on prétend juger du résultat de la politique de sir John par l'apparence de sa physionomie et par les quelques mots voilés qui ont pu lui échapper, on a lieu de croire qu'il a réussi. Ce résultat, dût-il se borner d'ailleurs au

changement heureux survenu dans les dispositions du gouvernement impérial, sans autre effet pratique pour le moment, qu'on aurait encore grandement raison de s'en féliciter.

A. GÉLINAS.

LA COALITION

Nous croyons devoir dire que les journaux qui ont publié des extraits de notre article sur la coalition, n'ont pas fait connaître toute notre pensée. Nous tenons à rappeler les conditions auxquelles nous avons dit qu'une coalition pourrait être faite ou acceptée par les libéraux; la principale de ces conditions étant que le Conseil législatif abandonnât la position extraordinaire et dangereuse qu'il a prise en refusant les subsides dans le but de forcer le lieutenant-gouverneur à renvoyer un ministère supporté par la Chambre.

Les libéraux ne peuvent consentir à aucune coalition qui aurait pour effet de faire croire qu'ils renoncent aux principes compromis par la démission de l'hon. M. Letellier et le refus des subsides par le Conseil législatif.

Les conservateurs ne voudront pas non plus, eux, reconnaître en aucune manière la sagesse et l'opportunité de la position prise par le parti libéral relativement à la démission du ministère de Boucherville. Voilà pourquoi nous avons dit que les deux partis seraient obligés de faire des réserves considérables et de déclarer solennellement qu'ils ne se coalisent que pour accomplir l'objet patriotique et spécial que nous avons indiqué la semaine dernière.

Entre démontrer qu'une coalition est nécessaire et prouver qu'elle est réalisable, il y a une grande différence.

L.-O. DAVID.

MADAME LEPROHON

Si, à force de voir la mort frapper autour de nous, nous pouvions nous accoutumer aux rigueurs de l'impitoyable moissonneuse, cependant, quelques-uns de ses coups auraient toujours le privilège de nous émouvoir douloureusement. Ainsi, nous ne pourrions jamais, sans une profonde tristesse, voir une belle et heureuse existence se flétrir avant le temps, et les plus rares qualités de l'esprit et du cœur devenir soudain la proie du tombeau. C'est une de ces émotions exceptionnelles que nous avons éprouvée en apprenant la mort de madame Leprohon, l'auteur populaire du *Manoir de Villerai* et d'*Antoinette de Mirecourt*. Madame Leprohon était dans la force de l'âge. A la voir, il y a quelques semaines, pleine de vie, gaie et souriante, nous étions loin de prévoir que nous aurions aujourd'hui à déplorer sa perte. Elle a succombé à une maladie du cœur, le 20 septembre dernier.

Mademoiselle Rosanna-Eleanor Mullins naquit à Montréal en 1832. Elle reçut son éducation au couvent de Villa-Maria, où l'on garde encore d'elle le meilleur souvenir. Ses talents et ses dispositions littéraires se manifestèrent avec une précocité des plus remarquables. Elle avait quatorze ans à peine quand elle écrivit ses premiers essais en vers et en prose. Elle

fut un des principaux collaborateurs à la *Literary Garland*, revue que publiait alors à Montréal M. John Lovell. Ses poésies et ses nouvelles, signées des initiales R. E. M., obtinrent bientôt la faveur du public. Le *Victoria Magazine* de Belleville, applaudissant à ses débuts, saluait en elle un des êtres privilégiés qui, dès le berceau, portent l'empreinte du génie. On lui prédisait une brillante renommée.

Mariée en 1851 au Dr J.-L. Leprohon, descendant d'une de nos meilleures familles canadiennes, elle continua ses travaux littéraires. Plus tard, la *Literary Garland* ayant cessé de paraître, Mde Leprohon collabora aux différentes revues anglaises qui ont successivement été publiées en Canada, entre autres, au *Canadian Illustrated News*.

Plusieurs de ses romans, *Idu Beresford*, *The Manor House of de Villerai*, *Antoinette de Mirecourt* et *Armand Durand*, furent traduits en français, et lui gagnèrent de nouvelles sympathies. Parmi ses autres ouvrages, nous devons mentionner *Florence Fitz Harding*, *Eva Huntingdon*, *Clarence Fitz Clarence* et *Eveleen O'Donnell*. La scène du *Manoir de Villerai*, d'*Antoinette de Mirecourt* et d'*Armand Durand* se passe au Canada. Le premier de ces romans se rapporte aux événements qui amenèrent la cession du pays à l'Angleterre. L'auteur s'est plu à décrire les mœurs et les vertus patriarcales de nos anciennes familles canadiennes-françaises. *Antoinette de Mirecourt* nous montre la juste punition d'un mariage secret fait malgré la volonté des parents et les lois de l'Eglise. *Armand Durand* est l'histoire d'un jeune homme de naissance obscure, mais d'une intelligence élevée, qui lutte courageusement contre la mauvaise fortune, et voit enfin le succès et le bonheur récompenser ses efforts et son dévouement. Nous trouvons dans la *Revue Canadienne* l'appréciation suivante, faite au sujet d'*Antoinette de Mirecourt*:

Le talent de madame Leprohon puise de préférence le sujet de ses travaux dans les scènes de la vie élégante, dans les mœurs du grand monde, dans les accidents et les aventures des gens heureux, considérés tantôt au foyer domestique, tantôt dans les relations, le commerce et les plaisirs de l'extérieur et de la société.

... Dotée d'une grande connaissance du cœur humain, elle sait puiser dans la vie domestique des tableaux attrayants, pleins de bon goût et de délicatesse, qu'elle dramatise avec une puissance remarquable... Le mérite du livre de madame Leprohon, comme celui de bien des œuvres de ce genre, n'est donc pas dans la complication de l'intrigue et dans les difficultés de la solution; son principal mérite réside surtout dans le travail des détails, dans les épisodes qui reposent l'attention du lecteur, dans la conception des caractères, dans la peinture des personnages, dans la délicatesse des pensées, dans la douceur des sentiments, dans la beauté du style, dans l'harmonie des rôles et dans la morale toujours religieusement respectée.

Les œuvres poétiques de madame Leprohon sont disséminées dans les journaux et les revues. On en trouve quelques-unes dans les recueils de Dewar et de Borthwick. Nous mentionnerons entre autres une traduction en anglais de la cantate composée par M. Sempé à l'occasion de la visite du prince de Galles au Canada, en 1860. Le Rév. Dr Dewar dit que sa poésie se distingue par la simplicité et la grâce du style, un amour profond de la famille et de l'humanité, et un sentiment moral très-élevé.

Cette élévation de pensées et cette no-

blesse de sentiments que les critiques ont remarquées dans les œuvres de M^{de} Leprohon, n'ont pas lieu de surprendre celui qui a pu connaître cette femme remarquable. Ces pensées et ces sentiments n'étaient que l'écho de son esprit et de son cœur. S'il y a plaisir à lire ses ouvrages, il y en avait encore davantage à l'écouter parler. Elle possédait au plus haut degré l'art de la conversation, et elle savait l'amener sur des sujets sérieux et d'un ordre élevé, sur des questions de morale, d'art et de littérature, sans qu'on pût y trouver la moindre teinte d'affectation ou de pédantisme. Son esprit vraiment supérieur, tout en lui inspirant de répandre autour d'elle le feu sacré, la faisait, dans l'expansion de son enthousiasme, rester simple et naturelle.

Elle aimait la langue française et la possédait aussi parfaitement que sa langue maternelle. Son goût en musique était des plus cultivés. Son âme poétique se plaisait dans la contemplation de la nature, et la vue des magnifiques paysages du Canada lui a inspiré de très-belles descriptions.

La bonté et l'affabilité faisaient le fonds de son caractère, et se lisaient dans sa physionomie belle et singulièrement expressive. Ceux qui ont vécu dans son intimité peuvent dire ce que son cœur renfermait d'affection, de délicatesse et de dévouement. Les pauvres savent combien elle était sensible aux malheurs de l'indigence; ses amis se rappellent et se rappelleront à jamais les exemples de vertu chrétienne qu'elle donnait tous les jours. Sa vie pure a été couronnée par la mort des justes. Elle a vu venir le moment fatal sans effroi, et, frappée à un âge encore peu avancé, elle a généreusement fait le sacrifice de sa vie. Calme et seraine au milieu de la désolation des siens, elle leur faisait ses dernières recommandations et ses adieux, et se joignait aux prières qu'on récitait pour elle. C'est dans les plus admirables sentiments de foi et de piété qu'elle a rendu son âme à Dieu.

Avec toute la presse canadienne, nous déplorons cette fin prématurée et la perte que font aujourd'hui les lettres et la société. Nous nous faisons surtout un devoir d'offrir l'expression de notre profonde sympathie à la famille que cette mort vient de plonger dans le deuil. Nous comprenons quel vide laisse après elle une épouse, une mère si digne d'amour et de vénération. Hélas! quelles paroles peuvent consoler une telle douleur, adoucir de tels regrets?

J. D.

LA RÉCOLTE

Les rapports de la récolte, pour les principaux pays de l'Europe et de l'Amérique, sont maintenant au complet. Ils indiquent, en somme, et pour l'ensemble, une mauvaise année et une situation critique.

Le rendement a été bien au-dessous de la moyenne en Europe. La Russie fait seule exception; elle a échappé au sort commun, et se trouve en possession d'un surplus considérable de produits qu'elle est sûre d'écouler promptement.

De ce côté-ci de l'Océan, au contraire, tout a prospéré, si ce n'est dans quelques parties des États-Unis; il y a excédant.

On a calculé, toutefois, que le surplus réuni des grains de l'Amérique et de la Russie ne suffirait pas pour combler le déficit de l'Europe.

En Angleterre et en Écosse, la production, pour le blé, ne couvre pas un tiers des besoins de la consommation. En France, la demande, bien que moins considérable de beaucoup, est encore assez forte.

L'exportation des céréales est commencée aux États-Unis. L'or européen afflue vers l'Amérique.

Pour la France, le malheur est relativement de peu d'importance. La France est riche, elle regorge, et sa condition présente n'est qu'accidentelle.

Pour l'Angleterre, le mal est plus grand. Les journaux de Londres ne cachent pas les inquiétudes que leur cause la situation. Le tableau qu'ils en font est alarmant. Si

la hausse doit résulter de l'importation excessive, ils prévoient un désastre. Ce sera la famine dans toute son horreur. Le peuple est trop pauvre pour acheter à prix élevé. Les ouvriers, dont un grand nombre ont passé la saison sans ouvrage, et les fermiers, qui sont aux abois, se trouvent absolument sans ressources pour faire face à cette position terrible. Restent les riches et les grands propriétaires, qui sont privés eux-mêmes des moyens qu'ils possèdent en temps ordinaire pour venir en aide au peuple. Les fabriques sont en déconfiture, le commerce ne va pas, et la rente territoriale fait défaut comme la récolte.

C'est sur la Grande-Bretagne que va retomber la part la plus lourde de la peine, et s'il y a disette, si l'excédant russe et américain ne suffit pas, comme on le prétend, pour les besoins de l'Europe occidentale et de l'Europe centrale, c'est là que la disette se fera sûrement sentir.

Le Canada devra fournir son contingent pour l'approvisionnement du continent européen. Nos cultivateurs peuvent compter sur un écoulement facile pour leurs grains. La hausse se fait déjà sentir. Cependant, on dit que la récolte du blé, dans plusieurs parties de la province de Québec, est bien au-dessous des calculs qu'on avait faits. C'est un accident qui nous empêchera de profiter autant que nous l'avions espéré de la bonne aubaine que le malheur de l'Europe procure aux pays agricoles de l'Amérique. Des achats importants de foin, et de pommes de terre même, pour le marché anglais, ont déjà eu lieu toutefois, dans des localités où il est inouï que des produits aient été jamais exportés en Europe.

A. GÉLINAS.

ÇA ET LÀ

Le fameux Cham, le grand dessinateur qui depuis si longtemps amusait les Français par ses croquis et ses bons mots, est mort.

* *

Le *Canadian Illustrated News*, qui est rédigé par un écrivain distingué dont les opinions conservatrices sont bien connues, blâme énergiquement la position prise par le Conseil législatif. Voici un extrait de son article :

Mais les membres du Conseil législatif, lorsqu'ils ont décidé qu'ils avaient le droit de priver la Couronne des subsides votés par les représentants du peuple, parce qu'ils n'avaient pas confiance dans les ministres, ont violé la constitution et commis un abus grave.

* *

Les changements projetés au greffe de Montréal ne seront pas faits, dit-on; on croit que le lieutenant-gouverneur refuserait de sanctionner ces changements, et trouverait surtout la raison de la destitution de MM. Hubert, Gendron et Honey insuffisante. Les conservateurs ayant demandé et obtenu la destitution de l'hon. M. Lestellier en vertu du principe que le lieutenant-gouverneur était tenu de suivre toujours l'avis de ses ministres, un certain nombre de libéraux disent que l'hon. M. Robitaille ne pourrait pas violer ce principe si tôt; que, dans tous les cas, le ministère devrait le mettre à l'épreuve.

* *

Les principales nouvelles d'Europe sont les suivantes :

La paix est faite avec les Zoulous; Sir Garnet Woolsey est arrivé dans le bon temps; il n'en manque pas qui lui donneront tout le mérite du succès que les Anglais ont fini par obtenir dans le Zouzouland après tant de sacrifices, de revers et d'humiliations. Woolsey paraît être du nombre des heureux mortels qui arrivent toujours à propos et à point.

On va sans doute l'envoyer maintenant dans l'Afghanistan, où les choses vont bien mal pour l'Angleterre.

Le parti libéral en Angleterre se donne beaucoup de peine en ce moment pour renverser le gouvernement d'Israëli. Il organise une réunion monstre au Hyde Park, à Londres, dans le but de discuter

la crise actuelle qu'il fait retomber sur "l'incapacité ministérielle," et demander un appel au peuple. On dit que le gouvernement songe sérieusement à convoquer le parlement de bonne heure en novembre.

* *

L'ex-secrétaire provincial, M. Chauveau, a publié dans les journaux une longue lettre pour expliquer les motifs qui ont inspiré sa retraite du ministère Joly. Il ne dit rien de nouveau; on savait déjà qu'il avait donné pour raison de sa conduite qu'étant convaincu qu'une coalition était devenue nécessaire, il avait voulu précipiter la solution. Il croyait que son exemple serait suivi par d'autres ministres, et qu'alors il serait facile de former un ministère de coalition. Bien entendu, les libéraux n'acceptent pas ces explications; ils disent qu'il a voulu, avant tout, se mettre bien avec les conservateurs et jouer leur jeu; quelques-uns croient qu'il était convaincu que sa retraite serait le signal de la débâcle du ministère et que, dans ce cas, il obtenait ce qu'il voulait.

* *

Les libéraux réclament encore la majorité; ils disent que, même sans M. Chauveau, sur qui ils ne comptent pas beaucoup, ils ont encore la majorité avec l'orateur. Jusqu'à présent, il n'y aurait que M. Paquet, le député de Lévis, qui paraît définitivement passé dans le camp conservateur.

Quoique les deux partis paraissent redouter également les élections, on croit qu'il faudra bien s'y résigner, et M. Joly a clairement annoncé qu'il demanderait une dissolution, même peut-être avant le 28 octobre, si le Conseil, qui se réunit aujourd'hui même, mardi, persiste à refuser les subsides.

Les journaux libéraux affirment que Sir John n'approuve pas la position prise par le Conseil législatif, et on ajoute qu'il est fort ennuyé de ce qui se passe dans la province de Québec depuis quelque temps. Il aurait exprimé l'opinion que le temps est mal choisi pour provoquer une crise qui amènerait des élections générales avant que les bons effets de la protection se soient fait sentir.

* *

Des Anglais venus au Canada pour exporter du beurre et du fromage en Angleterre, sont satisfaits du résultat de leur voyage. Ce n'est pas étonnant la hausse de trois cents sur le prix du fromage, doit leur avoir rapporté de jolis bénéfices. Si le grain est demandé comme les volailles, le beurre et le fromage l'ont été depuis quelque temps, l'argent va abonder à la campagne.

Ce qui se passe aux États-Unis nous donne de grandes espérances, mais jusqu'à présent, les demandes de l'Europe n'ont pas eu d'effet ici. Pendant que les Américains expédient des millions de minots de blé et autres céréales en Angleterre, en France et en Italie, nous attendons la providence.

M. Benott, député de Chambly, se plaignait avec raison, il y a quelques jours, dans une lettre publiée dans la *Minerve*, de ce qu'on ne prenait pas les moyens d'expédier en Europe le surplus de notre récolte. Il disait qu'il fallait prendre garde de passer de l'excès de confiance qui nous a perdus, à un excès de défiance qui retarderait la réaction tant désirée et nécessaire.

* *

Pendant que nous nous lamentons, avec raison, nos voisins sont émerveillés des effets que le retour de la prospérité produit chez eux. Les manufactures marchent à toute vapeur; les granges regorgent de grains; les navires chargés de blés, de pois et d'avoine partent tous les jours de l'Europe et en rapportent de l'or et de l'argent.

Et nous, que faisons-nous? Allons-nous rester figés, impassibles au milieu du mouvement commercial et industriel qui se fait autour de nous? Allons-nous nous contenter de regarder de

loin cette éclatante exhibition de progrès et de richesse? Sommes-nous destinés à subir le supplice de Tantale!

Allons-nous voir la moitié de la population de nos villes souffrir de la faim et du froid et quitter, désespérée, la patrie, pendant qu'à quelques pas de nous, tout respire la joie et le contentement que donnent le travail et la prospérité? Non, espérons que la Providence va avoir pitié de nous, et que les hommes feront ce qu'ils doivent faire pour faire arriver jusqu'à nous les eaux du fleuve d'or qui répand en ce moment la richesse chez nos voisins.

Que nos compatriotes, tant maltraités par la crise terrible que nous venons de traverser, reprennent courage et qu'ils prennent garde de laisser passer la réaction sans en profiter, de laisser fondre la manne avant de la recueillir.

Nous ne pouvons espérer que la réaction se fera sentir ici comme aux États-Unis; nous n'avons pas leur marché, leur industrie et leur énorme production agricole; mais nous devons nécessairement profiter nécessairement de la hausse des prix que les grains vont subir aux États-Unis. S'il en était autrement, ce serait une preuve terrible que nous occupons en Amérique une position fautive dont il nous faudrait sortir à tout prix.

L.-O. D.

A CHISELHURST

Un correspondant de Londres écrit à l'*Événement* en date du 9 septembre :

Notre ami Barry a rempli avec un tact parfait la délicate et honorable mission qui lui avait été confiée par la jeunesse québécoise. A son arrivée à Londres, il a écrit au duc de Bassano, chambellan de l'ex-impératrice, qu'il était porteur d'une couronne destinée à la tombe du prince impérial. Peu de jours après, il recevait l'invitation de se rendre à Camden House. Il y a été l'objet de plus gracieux accueils. La malheureuse mère a paru profondément touchée de ce témoignage de sympathie venant de si loin. "Je ne vois plus personne, monsieur, a-t-elle dit à M. Barry, mais vous venez de si loin, que j'ai dû faire exception pour vous."

En effet, avant le délégué de la jeunesse québécoise, l'ex-impératrice n'avait encore reçu que le capitaine de l'*Orontes*, qui a ramené en Angleterre le corps du malheureux prince.

Après avoir lu l'adresse, elle exprima tout d'abord une satisfaction mêlée de surprise en voyant qu'un si grand nombre des signataires portaient les prénoms de *Louis-Napoléon*. Puis, elle ajouta :

"Vous êtes bien bon, monsieur, d'être venu de si loin; s'il y a quelque chose qui peut encore me faire plaisir dans la vie, c'est bien cette démarche de votre part et de celle de la jeunesse franco-canadienne. Vous ne manquez pas, n'est-ce pas, de dire à vos compatriotes combien je suis sensible à cette marque de sympathie."

Elle ne tarissait pas d'éloges à la vue de la couronne. "C'est la plus belle qu'on ait apportée, dit-elle. Je désire qu'on la dépose de suite dans la chapelle particulière du prince, sur son cercueil."

L'ex-impératrice donna alors à M. Barry, après lui avoir promis de lui envoyer des photographies avec autographes, un bouquet de violettes, et ordonna qu'on lui fit visiter le château.

Avant de la laisser partir, elle s'informa avec intérêt des hommes et des choses de notre pays; elle voulut savoir jusqu'à quel point la langue française y était en usage.

"Pauvre Louis! ajouta-t-elle, c'était encore la un de ses rêves que de voir le Canada."

Après avoir pris congé de l'ex-impératrice, M. Barry se rendit à la chapelle où sont déposés les restes du pauvre prince. On juge quelle dut être son émotion, lorsqu'après cette entrevue, durant laquelle le respect avait contenu l'explosion de ses sentiments, il se trouva en face de ce cercueil! C'est un souvenir qu'il conservera toute sa vie.

L'ex-impératrice a conservé la majesté et la grâce de sa beauté si longtemps célèbre. Rien ne saurait dépasser la noblesse, la dignité, la grâce souveraine de son maintien. Il y a encore de l'énergie dans ses traits meurtris par la douleur. Mais les yeux font peine à voir; enfoncés dans leurs orbites, ils brûlent d'un feu sombre. Il est impossible d'imaginer un regard plus triste et plus désespéré.

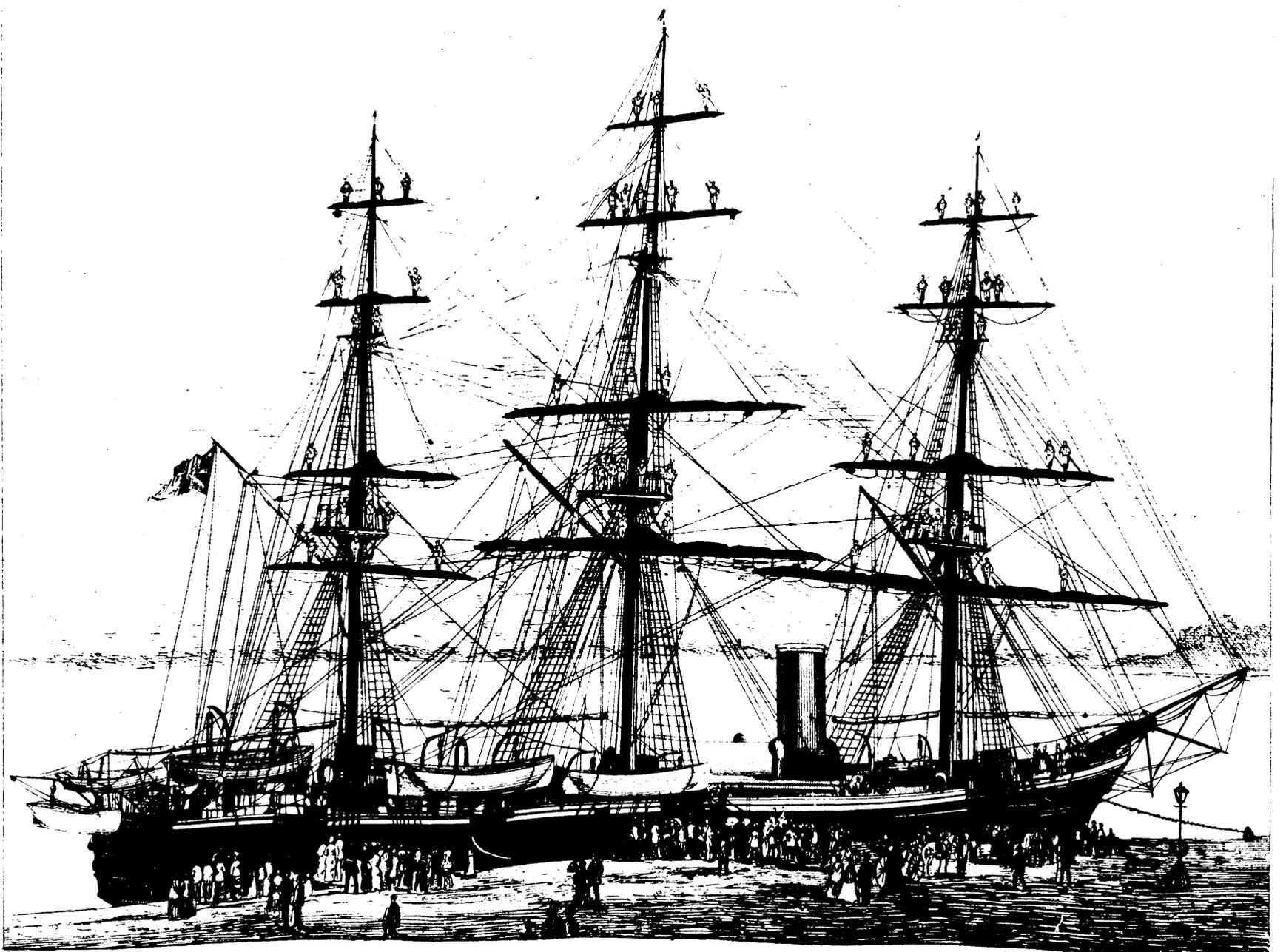
Tous les acheteurs sont d'accord pour vanter la qualité et le bon marché des nouveaux Chapeaux que la maison DEROME, 621, rue Ste-Catherine, à l'enseigne du lion et de l'ours, vient de recevoir. Cet établissement, si avantageusement connu du public, n'offre que des chapeaux dont la qualité et l'élégance sont devenues proverbiales. Les nombreux clients sont assurés d'avoir entière satisfaction. Un lot considérable de chapeaux de paille et en feuilles de palmier à vendre à sacrifice.



MADAME LEPROHON (née MULLINS)
Auteur d'*Antoinette de Mircourt*, *le Manoir de l'illeraie*, etc.
Décédée à Montréal, le 20 septembre 1879



LE MAJOR CAVAGNARI,
AMBASSADEUR ANGLAIS MASSACRÉ À CAROUL



LE NAVIRE DE GUERRE *TOURMALINE*, ACTUELLEMENT DANS LE PORT DE MONTREAL

NOS GRAVURES

Le major Cavagnari

Sir Louis-Pierre-Napoléon Cavagnari, le père de celui qui fait le sujet de cet esquisse, était fils d'un officier français qui avait occupé la position de secrétaire particulier de Napoléon Ier lors de son exil à l'île d'Elbe; comme il fut ensuite à ses côtés pendant la bataille de Waterloo. Venu, après la chute de Napoléon, en Angleterre, il y épousa une dame irlandaise.

Son fils, le regretté sir L.-P.-N. Cavagnari, se fit naturaliser Anglais, et, après avoir fait son éducation dans l'un des collèges militaires de l'Angleterre, il partit pour l'Inde, à l'âge de seize ans, et y a passé depuis la majeure partie de sa vie. Il résidait dans le Punjab comme assistant-commissionnaire. Pour donner une preuve de l'estime dont il jouissait parmi les montagnards du pays, je rappellerai que le vice-roi, l'ayant envoyé à la tête de quelques lanciers pour reconnaître la passe du Khyber au commencement de la dernière campagne, la troupe anglaise dut à sa présence de ne pas être inquiétée par les montagnards qui couronnaient les rochers. Sir Louis, qui n'était âgé que de trente-six ans, avait la décoration de chevalier commandeur de l'Etoile de l'Inde. Les services qu'il avait rendus pendant la campagne de l'Afghanistan l'avaient fait nommer chevalier commandeur du Bain. Le major, il y a huit ans, avait épousé, comme son père, une dame irlandaise. Il est mort sans laisser d'héritier de son nom.

M. Ferdinand de Lesseps

M. de Lesseps est né à Versailles au commencement de ce siècle. Sa famille est originaire de Bayonne. Il débuta dans la diplomatie, et fut en 1829 nommé vice-consul à Alexandrie.

En arrivant à son poste, il dut faire une quarantaine qui, dans ce temps-là, était rigoureusement de quarante jours. Le consul français lui fit passer des livres à bord, parmi lesquels se trouvait une relation de l'expédition du général Bonaparte en Egypte. Dans cette relation, des savants se livraient à toutes sortes d'hypothèses sur le percement de l'isthme de Suez, et prétendaient que la différence des niveaux entre la mer Rouge et la Méditerranée rendait cette opération impossible. M. de Lesseps en lisant ce passage haussa les épaules, et aurait bien voulu qu'il lui fût permis de prouver à ces savants qu'ils se trompaient. Mais comme il était consul, il devait ne s'occuper que de nos nationaux et ne point songer à remuer les sables de l'Afrique.

Il géra fort bien son consulat, et, lors d'une peste effroyable qui se déclara à Alexandrie, en 1835, il fit preuve d'un grand courage, soigna les malades, et resta à son poste tandis que tous les Européens prirent la fuite. Il fut fait, pour sa belle conduite, chevalier de la Légion d'honneur.

D'Alexandrie il fut envoyé comme consul à Barcelone. Là il se trouva en face d'un autre fléau, la guerre civile. Il défendit ses nationaux, et les défendit si bien, qu'il contribua à aider les autorités espagnoles à vaincre l'insurrection.

En 1849 le président de la République le nomma commissaire à Rome, où triomphait la révolution ayant à sa tête Mazzini. Ce poste était périlleux et on ne trouvait pas d'amateurs pour l'occuper. Il partit avec mission d'incliner pour les idées libérales adoptées par l'Assemblée nationale. Mais bientôt il reçut de l'Élysée l'ordre de faire de la réaction. Il ne tint aucun compte de cet ordre et fut destitué. De retour à Paris il voulut être jugé. Il le fut et on désapprouva sa conduite. M. de Lesseps profita du moment pour dire un éternel adieu aux consulats. Il ne prit aucun souci de sa disgrâce, se sentant apte à faire mieux qu'à légaliser des passe-ports.

Les natures ardentes comme la sienne ne sauraient rester inactives. Il se souvenait de l'Égypte qu'il connaissait, qu'il avait explorée, et déjà se berçait de l'espoir de percer un jour l'isthme de Suez.

Ce gigantesque projet le faisait rêver tout éveillé. Il avait dans l'esprit comme un vague souvenir d'avoir causé avec le grand Sphinx, qui lui avait dit que si les Pharaons d'autrefois, aidés par des myriades d'esclaves, avaient élevé des pyramides et des obélisques tatoués de signes hiéroglyphiques, les Pharaons d'aujourd'hui devaient accomplir une tâche plus utile et non moins grande, c'est-à-dire avoir raison de cette languette de terre qui séparait l'Afrique de l'Asie, de la même façon qu'Hercule avait eu raison de celle qui soudait autrefois, à Gibraltar, l'Europe à l'Afrique.

Mais, hélas ! tandis que ces beaux rêves miroquetaient dans la tête de M. de Lesseps, la fatalité voulait que l'Égypte fût gouvernée par un sultan indolent qui s'appelait Abbas-Pacha, personnification complète de la nullité orientale, amolli par son harem et opposé à tout progrès. Mais il fallait vivre. Alors M. de Lesseps alla s'enterrer à la Chesnay, une propriété située dans l'Indre qui appartenait à sa famille, et se fit agriculteur, rêvant toujours à son projet et croyant à son étoile.

Un matin, alors qu'il était monté sur le toit de la ferme pour surveiller des ouvriers couvreurs, on vint lui remettre une lettre. Elle lui apprenait que Mahomet avait fait à Abbas-Pacha la grâce de l'appeler dans son paradis. Aussitôt, M. de Lesseps descendit, endossa un habit de voyage, dit adieu aux siens, et partit pour l'Égypte passée sous le sceptre de Mohammed-Saïd, qui était un aigle comparé à son prédécesseur.

En 1855, M. de Lesseps, aidé par les ingénieurs qu'il avait appelés, entreprit l'exploration minutieuse du sol de l'Égypte depuis Peluse jusqu'à Suez, sur le bord de la mer Rouge, fit opérer des sondages et dresser la topographie du sol sur lequel devait être creusé le canal projeté. Ces travaux d'exploration durèrent quatre années, jusqu'en 1859, époque à laquelle, les études étant achevées, on pouvait, en toute sécurité et avec espoir de réussite complète, entamer les travaux. Une souscription fut ouverte, et la presse, avec le plus loyal empressement, prodigua ses encouragements à M. de Lesseps et contribua à lui procurer les capitaux nécessaires à sa vaste entreprise.

Il faudrait entrer dans des développements que cet article ne comporte pas pour décrire les difficultés qu'on eût à vaincre pour creuser dans des sables le canal projeté. Ce travail de titan dura dix ans, c'est-à-dire jusqu'en 1869. Pendant dix ans, de Lesseps fut le général en chef d'une armée de travailleurs dont le nombre s'éleva jusqu'à cinquante mille ; il franchit trente fois l'espace qui sépare le bord de la mer Rouge de Paris et de Londres, voyageant sans bagage et vivant de pain et de fruits. Après avoir stimulé ses travailleurs, on le voyait arriver à Paris et à Londres, pour rassurer les actionnaires qui lui avaient donné leur argent, et leur rendre l'espoir qui les abandonnait. Pendant ces dix années, M. de Lesseps se prodigua sans jamais proférer une plainte, ni témoigner la moindre lassitude.

Enfin, le 19 novembre 1869, en présence de l'impératrice Eugénie, sa parente, et des notabilités de tous les pays, M. de Lesseps livra le canal de Suez à la circulation, et, dans cette première journée, quatre-vingts navires défilèrent sous ses yeux. Jamais grand amiral n'eût tant le droit d'être salué par sa flotte.

UN REMÈDE POUR LA CONSOMPTION

Un vieux médecin, retire de sa profession, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un simple remède végétal pour la guérison prompte et permanente de la Consommation, de la Bronchite, du Catarrhe, de l'Asthme et de toutes les maladies de la Gorge et des Poux, lequel est aussi un remède positif et radical pour la faiblesse des Nerfs et pour tous les maux nerveux, après avoir eu la preuve de ses merveilleuses vertus curatives dans des milliers de cas, croit de son devoir de le faire connaître à l'humanité souffrante. Animé par ce motif et le désir d'alléger les souffrances humaines, j'enverrai gratis cette recette à tous ceux qui la désireront, avec des directions complètes pour la préparation et l'usage du remède, en français, allemand ou anglais. Cette recette sera envoyée par la maille en adressant avec un timbre de poste et nommant ce papier : W. W. SHEAR, 149 Powers' Block, Rochester, N.-Y.

UNE HISTOIRE A PROPOS DE DUEL

Il ne se passe plus de jours sans que les journaux nous apportent la triste nouvelle d'un duel. Nous disons *triste nouvelle*, parce qu'en effet, il est regrettable de voir en plein 19^e siècle cette boucherie brutale, cet assassinat que les lois de l'honneur croient légal. Le Canada, habituellement si paisible, a failli voir son sol vierge rougi par une de ces scènes déplorables. Heureusement, à l'honneur des parties intéressées, que cette algarade donquichottesque, et surtout grotesque, s'est tournée... en eau de boudin. Nous voudrions qu'il en fût toujours ainsi, et que tout souffleté répondit au souffleteur par un coup de botte dans le... prussien. Quand le dictionnaire des quarante immortels sera fini, le lecteur y trouvera l'explication de cette fleur de rhétorique allemande cueillie sur les bords parfumés du Rhin.

—Quoi ! me diront les adeptes du duel, vous ne voulez pas qu'une insulte soit lavée par le sang ?

—Non.

—Vous êtes donc un lâche ?

—Peut-être bien, mais je ne sache pas que la bravoure consiste à aller se faire tuer bêtement par un bretteur expérimenté, quand, demain peut-être, la patrie étant en danger, les duellistes passeront tranquillement la frontière pour aller déjeuner ensuite à la fourchette, tandis que les autres, ceux qu'on appelle des lâches, resteront pour prendre les armes.—Si je raisonne ainsi, c'est que, presque toujours, à quelques rares exceptions, les souffleteurs-duellistes sont ceux qui ont dix ans de salle, ou qui, au pistolet, fendent un cheveu à quinze pas.

Pour nous, ce sont ces gens-là qui sont des lâches, car ils s'exercent, ils pratiquent, ils préméditent des coups à la Jarnac, des bottes secrètes, et le jour où ils se sentent forts, ils soufflètent un faible. Je n'irai donc pas de sang froid me mettre la poitrine en présence d'un homme qui a fait apprentissage de tueur, mais que mon pays soit souffleté par une force brutale quelconque ou qu'une noble et sainte cause se présente, je la défendrai chèrement au prix de mon existence. Elle est la seule occasion pour laquelle l'honnête homme doit jouer sa vie. Mais, admettons au pis aller que vous ayez été gravement insulté dans votre honneur. La mort d'un homme lavera-t-elle l'insulte faite ? Evidemment non. Elle en agrandit au contraire la tache, car l'opinion publique, les journaux s'en emparent, et par ce moyen, un fait isolé passé entre quelques jeunes écervelés, à la suite d'un souper ou d'un bal, devient le cancan de tout un pays. Les cochers de fiacre se passent la nouvelle, les cuisinières en *jabotent*, les portières en *gouillent*, et inconnu la veille, vous êtes au lendemain une célébrité aussi triste que celle de Troppman. Pour nous, il n'y a pas de différence. Lui a assassiné pour s'emparer de l'argent de ses victimes ; vous, vous assassinez en duel pour vous approprier la femme de votre voisin ou de votre ami. La femme ! telle est presque toujours la cause du duel.

—Vous voulez donc qu'on se laisse voler son honneur conjugal par le premier goujat venu ?

—Non.

—Que voulez-vous donc qu'on fasse ?

—Se venger sans bruit et sans esclandre, car il en est des scandales intimes comme de certaines choses : plus vous les remuez, plus elles sentent mauvais.

—Comment feriez-vous donc ?

—Comme un bonhomme de ma connaissance dont je vais vous conter l'histoire.

Le chevalier de Trois-Étoiles avait une femme, jeune et charmante, courtisée par un de ces gadelureaux de province, troubles-ménage qu'on devrait faire fouetter par un laquais. Le pauvre homme ! comme dirait Molière, ne s'apercevait de rien, tant il voyait jaune. Du moins, c'est ce que croyaient sa femme, ses bons amis—les bons amis rient toujours de ces choses là—et la chronique scandaleuse de la localité. Les jours se passaient, et cependant, notre vieux chevalier réfléchissait au moyen de

se venger sans bruit ni tapage. Etant plusieurs fois entré dans son intérieur quand l'*ami de madame* y était—il en avait la certitude—il avait été étonné de ne point l'y trouver. Enfin, un jour, de guerre lasse, il s'écria : Eureka ! En effet, le brave chevalier avait trouvé. Il ne dit rien et attendit.

Le lendemain, à la même heure, il entra dans la chambre de sa jeune femme qui minaudent coquettement devant une armoire à glace en mettant une fleur jaune dans ses cheveux d'ébène. Comme toujours madame était seule.

—Ma toute belle, lui dit-il, je viens de faire, au cercle, avec trois de mes amis, l'étrange pari que nous porterons notre armoire à glace sur la place publique.

La jeune femme se demanda si son mari avait perdu la raison.

—Étes-vous fou ? demanda-t-elle.

—Non... non... répondit le chevalier ; Ste. Croix, qui se dit plus fort que moi, a proposé le pari, et je le tiens.

—Mais que va-t-on penser de vous ? harsarda la jeune femme.

—On pensera ce qu'on voudra, mais j'accepterai le pari, fois de chevalier.

Puis il ajouta entre ses dents : Nous verrons ensuite si ce vieux cerf de Ste. Croix rira encore de moi.

—Et quand doit avoir lieu cette folie ? demanda avec anxiété la jeune femme.

—Sur le champ.

—En pleine nuit ?

—Précisément, l'heure est favorable ; il y aura moins de badauds.

—Ah ! pour le coup, je m'y oppose, s'écria la jeune femme, et elle se campa cavalièrement devant l'armoire à glace comme une sentinelle devant sa guérite.

—Mon enfant, la femme doit obéissance à son mari, et, sur ce chapitre, j'entends être obéi.

—Mais, mon ami, supplia amoureusement la jeune femme...

A ce moment, on entendit la voix de Ste. Croix qui criait du dehors :

—Eh ! chevalier, nous sommes là.

—Voilà... voilà mes bons amis. Entrez...

En un clin d'œil, l'armoire fut enlevée par ces quatre vieux vétérans qui la mirent sur leurs épaules branlantes, et, ballotant de-ci de-là comme des gens ivres, ils descendirent l'escalier et se trouvèrent vite dans la rue...

La jeune femme tomba évanouie dans un fauteuil...

L'armoire fut ainsi portée sans accident jusque sous une porte cochère. Quand elle fut déposée sur le sol, le chevalier de Trois-Étoiles sonna à une porte. Un homme, cravaté de blanc, vêtu de noir, au regard inquiet comme une grille de confessionnal, parut.

—Monsieur le commissaire, lui dit le chevalier, comme vous le savez, je me suis aperçu, il y a quelque temps, que plusieurs vols se commettaient à mon préjudice. Mes amis et moi ayant guetté le voleur, il s'est pris lui-même à son propre piège, et nous vous l'amérons.

Ce disant, il ouvrit l'armoire.

Il était temps. L'ami de sa femme y était à moitié étouffé, et, pour le remettre de cette émotion inattendue, le tribunal correctionnel l'envoya, pour vol de confiance, passer six mois en prison.

Le chevalier s'était vengé, et les rieurs se mirent de son côté.

GASTON-P. LABAT.

Citadelle de Québec, 24 septembre 1879.

Nouvelle maison. — Maison nationale. — MM. MATHIEU & GAGNON viennent d'ouvrir, au No. 105, rue Notre-Dame, un magasin de marchandises sèches et de nouveautés que nous recommandons au public. On trouvera dans cette maison tout ce que l'acheteur peut désirer, la qualité des marchandises et le bon marché. Ces messieurs possèdent, quoique jeunes, beaucoup d'expérience des affaires. Leur assortiment de marchandises est des plus variés, et dénote chez eux beaucoup de goût et d'intelligence.

AVIS SPECIAL

A tous ceux qui souffrent des erreurs et des indiscretions de la jeunesse, de la faiblesse nerveuse, de décrépitude et de perte de vitalité, j'enverrai, gratis, une recette qui les guérira. Ce grand remède a été découvert par un missionnaire dans l'Amérique du Sud. Envoyez votre adresse au REV. JOSEPH T. INMAN, Station D, New-York.

UN BONZE CHARMEUR DANS LE SIAM

Dans les premiers jours du mois de janvier 1875, trois jeunes Français, faisant leur tour du monde, débarquaient à Saïgon. Leur intention était de visiter en détail la colonie cochinchinoise, d'explorer le Cambodge et de remonter jusqu'aux ruines d'Ang-Cor, dans le Siam. Comme ils avaient des lettres de recommandation pour moi, je n'hésitai point à leur servir de "cicérone." Bien munis de vivres, d'argent et d'armes, escortés d'un nombre suffisant d'indigènes, nous remontâmes gaiement le Mé-Kong. A la fin du mois de février, nous traversions le grand lac de Tenli-Sap et nous abordions à Ang-Cor.

L'exploration des monuments Khmers dura huit jours ; puis, nous songeâmes à regagner au plus tôt Saïgon.

Mais je ne pouvais me décider à abandonner cette région sans avoir poussé jusqu'aux monts Ba-Không, situé à deux milles et demi plus au nord, et dont le temple fameux conserve une des empreintes vénérées de Boudha. Dans un voyage précédent, j'avais dû me résigner à différer cette visite. L'occasion se renouvelant, j'en profitai.

Nous demeurâmes quatre jours avec les Bonzes, logeant dans la pagode et admirablement accueillis, grâce aux missives pressantes que le roi du Cambodge, Norôdom, nous avait gracieusement octroyées pour le gouverneur siamois, son voisin.

Je n'ai point à décrire ici le temple du Ba-Không. Je veux simplement retracer un épisode du séjour que j'y ai fait. J'ai accompli en Orient de nombreuses excursions : jamais je n'ai été témoin d'un fait aussi étrange que celui que je vais vous raconter. Inutile d'ajouter que je ne me préoccupe en rien d'expliquer quoi que ce soit.

La veille de notre départ, le chef des Bonzes m'invita pour le soir à une cérémonie curieuse dont il ne voulut me révéler à l'avance ni les détails ni le but. Il insista pour que nous fussions exacts.

Nous devions nous réunir à huit heures dans son propre logis ; faveur rare, dont nous nous montrâmes dignes en y faisant invasion au moment précis.

Notre hôte était seul. Il nous pria d'attendre en sa compagnie l'arrivée d'un de ses compatriotes du Samré, lequel ne pouvait tarder. Il nous dit, en même temps, que cette réunion était le but de l'invitation qu'il nous avait adressée, sans s'expliquer, toutefois, davantage sur ce sujet.

Nous étions intrigués : mais notre attente dura peu. Quelques instants après, un autre Bonze entra, à son tour, dans l'appartement. Son costume ressemblait à celui de tous les *phrâs* : peut-être ce moine à robe jaune était-il encore—chose difficile pourtant—plus sec que ses confrères du Ba-Không. Ses yeux brillaient d'un feu singulier. Il tenait sous son bras gauche un long et fragile panier d'écorce.

Les salutations furent brèves. L'étranger semblait peu communicatif. Il dévota prestement quelques mots que son hôte lui offrit, vida une tasse de *Tra-huê*—sorte de thé du pays—puis alluma une cigarette. Son panier reposait sur ses genoux. Nous le regardions sans rompre le silence.

Notre hôte nous fit signe de nous lever. De ses propres mains—chose extraordinaire pour son rang—il rangea la table et les sièges près du mur ; puis, nous entraînant au fond de la salle, il nous pria de nous asseoir à terre, sur des nattes souples et fraîches, et nous recommanda de ne plus les quitter sans un ordre précis. Lui-même nous donna l'exemple.

Pendant ce temps, l'étranger s'était déshabillé. Nu comme Adam avant la pomme, il s'approcha de nous, tenant d'une main son panier d'écorce, de l'autre, une petite flûte de roseau. Nous comprîmes alors que nous avions affaire à un "charmeur."

J'avoue que je restai surpris. Il n'y a point de charmeurs de serpents dans l'Annam et dans le Cambodge. D'autre part, je n'ai jamais entendu dire qu'il en existât dans le Siam et dans le Laos.

Sans desserrer les dents, le bonze nous

tendit son panier, et, d'un geste, nous invita à en vérifier le contenu. C'était un récipient mince et des plus légers. Il ne contenait absolument qu'un foulard de soie rouge et qu'une vieille peau de serpent desséchée. Le tout pouvait valoir deux *ligatures* (1 fr. 80).

Notre hôte nous expliqua à voix basse que cet homme avait beaucoup voyagé. Il avait, fort jeune, franchi les mers, visité l'île de Lanka (Ceylan), et étudié les lois mystérieuses de *Samonakodôm* (Boudha) dans les *whâts* (temples) silencieux de Kandy : lui seul, ajoutait-il, eût été capable d'expliquer les inscriptions innombrables que Bua-Siwisithiwong—le roi lépreux—et ses successeurs avaient gravées sur les murailles d'Ang-Cor. Tout cela dit en langue malaise que je parlais aisément.

L'étranger avait tracé, avec de la craie, un large cercle sur le plancher. Il y déposa son panier, après un dernier examen de notre part, puis, d'une voix gutturale, nous intima l'ordre de ne plus bouger de nos places, quoiqu'il advint. Notre amphitryon nous traduisit l'injonction, que nous songions nullement, du reste, à enfreindre.

J'ai dit que le charmeur était complètement nu. J'ajouterai que les murs lisses de l'appartement ne renfermaient aucun placard, aucune cavité. Nuls meubles autres que la table et les sièges rangés contre les parois par notre hôte. Donc, impossible d'introduire dans la salle aucun objet vivant, quel qu'il fût. Nous avions, toutefois, minutieusement fouillé la robe jaune de l'opérateur : sa poche latérale ne contenait qu'un bâtonnet odorant et quelques *sapèques* (pièces de monnaie) de cuivre.

Nous ressentions, je l'avoue, une sorte d'inquiétude pénible, je ne sais quelle oppression inconsciente en face de cet inconnu au visage hâve, à l'ossature grêle, aux mouvements saccadés, dont l'œil sombre lançait sur nous un jet de flamme brillante toutes les fois que nos regards rencontraient les siens. Était-ce orgueil ? Était-ce dédain ?

Tout à coup, sa flûte module un air vif et fortement cadencé. Cet air—dont je me souvenais encore à mon retour en Cochinchine, et que le chef de la musique du gouverneur nota soigneusement d'après mes indications très-précises—me parut singulièrement harmonieux. C'était, pour nous, une agréable revanche de la cacophonie si chère aux Chinois, aux Annamites et aux Cambodgiens. J'ai entendu dire, depuis, que la musique laotienne est généralement mélodieuse. Quoiqu'il en soit, après deux ou trois minutes de ce concert très-supportable, voici que le panier s'agit au milieu du cercle, doucement tout d'abord, ensuite avec une rapidité croissante par une espèce de mouvement rythmé analogue à celui du coulis : puis, la pièce de soie qui le recouvre se soulève et, de ses replis se dégage lestement un reptile long d'un pied et demi, de la famille de ces dangereux serpents qu'on nomme dans l'Inde et à Saïgon "cobras-capellos." Son petit œil noir s'allume à notre aspect : il parcourt avec fureur l'étroit espace qui l'enserme par un frêle trait de craie que, cependant, il ne peut franchir !

Nous étions stupéfaits. C'était bien cette vieille peau sèche, maniée par nous il n'y avait que peu d'instant, qui revenait maintenant à la vie sous l'influence d'une mystérieuse incantation. Nous semblions changés en statues. Notre hôte nous jetait des regards vaniteusement triomphants.

Il n'y avait point à douter. Le sifflement de l'animal n'était pas feint, non plus que ses mouvements furibonds. Cette scène portait bien l'empreinte d'une réalité saisissante, et, si nous restions muets, nous étions parfaitement éveillés. Quant au flûtiste, il jouait sans s'arrêter, ne paraissant même pas avoir conscience d'un aussi incroyable spectacle.

Il n'y avait point à douter. Le sifflement de l'animal n'était pas feint, non plus que ses mouvements furibonds. Cette scène portait bien l'empreinte d'une réalité saisissante, et, si nous restions muets, nous étions parfaitement éveillés. Quant au flûtiste, il jouait sans s'arrêter, ne paraissant même pas avoir conscience d'un aussi incroyable spectacle.

Vingt minutes environ s'étaient écoulées lorsque le musicien changea le rythme brusquement. C'était, à présent, un air grave, lent, presque funèbre. Aussitôt,

le serpent sembla inquiet : bientôt même on eût dit qu'il ressentait une cruelle douleur interne tant son allure devint subitement pénible, presque brisée. Lentement, il se dirigea vers son panier d'écorce, retournant encore parfois vers nous sa tête triangulaire et aplatie : mais son œil était éteint. Enfin, le venimeux reptile, soulevant les replis soyeux de son couvercle, disparut à nos regards. Les oscillations du panier diminuèrent peu à peu, puis cessèrent totalement. Le musicien s'arrêta net.

—Vous pouvez franchir le cercle, nous dit l'opérateur.

D'un bond nous nous dressâmes sur nos nattes et nous nous élançâmes vers le panier de l'étranger. Sous le foulard gisait, levée à plat, la dépouille desséchée du serpent !

Je raconte ce que j'ai vu, n'essayant pas, je le répète, de ne rien expliquer. Voilà les faits tels qu'ils se sont passés devant moi : le lecteur conclura à sa guise.

Je sais que certains voyageurs prétendent que les charmeurs jettent dans l'air, pour opérer fructueusement leurs jongleries, une essence ou une poudre subtiles, lesquelles troubleraient l'organe visuel des spectateurs, au point de leur faire voir ce qui, réellement, n'existe pas. Ces "raconteurs" ne méritent pas qu'on les discute.

Ce que j'affirme de nouveau, c'est que j'ai moi-même retourné et palpé en tous sens cette peau, qui était vieille au moins de dix ans, avant cette "exhibition" étrange ; c'est que "cette même peau desséchée" s'est "animée" dans le cercle pendant l'incantation que je viens de décrire ; c'est que personne n'a pu rien substituer à "l'objet" apporté par le charmeur, nul ne s'étant approché du cercle depuis le dernier examen que nous avions fait personnellement du panier qu'il renfermait.

Le lendemain matin, le bonze du Samré avait quitté Ba-Không, sans avoir voulu emporter avec lui une certaine quantité de piastres que nous avions glissée dans sa robe. Notre hôte, familiarisé avec nous, les accepta sans scrupule, "au profit exclusif, nous assura-t-il, de sa pagode." J'estime qu'il aura été assez pratique pour s'offrir, après notre départ, quelques copieux repas supplémentaires en l'honneur de Boudha.

Notre conviction est que ce prêtre-charmeur est attaché au temple, ainsi que plusieurs autres du même genre. On les sert, évidemment, au public dans les grandes occasions ou aux étrangers de distinction : c'est une façon adroite d'agir sur l'esprit superstitieux des pèlerins qui fréquentent ces parages et de provoquer de plus amples aumônes.

Nous quittâmes nous-mêmes de bonne heure la montagne, emportant les vœux de nos hôtes en échange de notre offrande.

RAOUL POSTEL.

AVIS AUX DAMES

MADAME.—Nous avons l'honneur de vous annoncer que notre importation d'automne est maintenant toute reçue et que notre assortiment de marchandises sèches est au plus grand complet. Il nous fait plaisir de pouvoir vous dire que, grâce à l'encouragement tout à fait libéral qui nous a été accordé jusqu'à présent, nos affaires se trouvent dans un si bon état, qu'il nous a été facile de faire nos achats aux mêmes taux que les marchands du gros, et nos dépenses étant bien moindres que les leurs, il est tout naturel que nous puissions faire le commerce de détail à des prix plus bas qu'ils peuvent faire celui du gros. A ces avantages déjà considérables, nous ajoutons celui de pouvoir acheter comptant, et par conséquent presque pour rien, des fonds de banqueroute que nous avons presque toujours en main, autre moyen encore plus propre que les deux premiers à nous permettre de vendre à meilleur marché que n'importe qui. Soumettant ces faits à votre considération et vous priant d'agréer nos remerciements pour le bienveillant encouragement que vous nous avez accordé, nous sollicitons respectueusement votre prochaine visite.

DUPUIS FRÈRES,

No. 605, rue Ste-Catherine, coin de la rue Amherst, aux deux boules noires, Montréal.

AVIS

Les abonnés de *L'Opinion Publique* qui désiraient faire relier leurs volumes d'une manière élégante et solide, et à bon marché, feront bien de s'adresser au Bureau de ce journal, 5 et 7, rue Bleury

BIBLIOGRAPHIE

L'École des Espions, par Mathieu Witche. Un volume in-12. Prix : 82 cents. Paris : Blériot, éditeur. Montréal : J.-B. Rolland & fils, libraires-dépôtaires, 12 et 14, rue St-Vincent.

Si jamais récit eut toutes les allures d'un roman, c'est bien celui-ci ; rien n'y manque : on y trouve les souterrains et les vieux châteaux d'Anne Radcliffe, avec l'accent de bonhomie d'Auguste Lafontaine. C'est on ne peut plus allemand comme aspect, et cependant, rien de plus exact, de plus réel, et par conséquent de plus digne de croyance que ce livre écrit avec une verve indignée et un sentiment de religieux patriotisme qui rayonne, éclate et se soutient en grandissant toujours, depuis la première page jusqu'à la dernière.

"Plus que toute autre nation peut-être, les Français ont besoin de lire et de méditer ces révélations sur une des sociétés secrètes d'Europe qui a fait tant de mal à notre pays et qui s'apprête à redoubler ses coups et ses ravages si Dieu n'y met la main et ne vient à notre secours."

L'École des Espions !... "Cela fait songer à ces êtres dégradés parmi lesquels la presse révolutionnaire a recruté ses aides et que nos voisins d'outre-Rhin ont si bien flétris du nom de *reptiles*. Ces reptiles sont les dignes produits des doctrines de Weishaupt, terrible et infâme chef et fondateur de l'illuminisme, il y a un siècle, en Allemagne. Un écrivain français, l'abbé Baruel, fut le premier à révéler à la France les horribles complots de cette société, dont en 1789 d'abord notre pays avait été la victime et qui allaient renaître pendant les horreurs de la terrible guerre de 1870-71."

CONSEILS UTILES

Les Anglais font admirablement le bœuf bouilli. Ce mets, qui en France est l'objet de l'universel mépris, est un vrai régal en Angleterre. Voici pourquoi. Au lieu d'épuiser le bœuf par six heures de cuisson dans la marmite, les Anglais se contentent de deux heures et demie de feu. Ils servent le bœuf presque rouge et bien serré. Cela vaut le meilleur roastbeef.

Adressé aux chasseurs.
La bonne poudre à fusil, faisant explosion sur un morceau de papier blanc, ne laisse aucun résidu. La poudre inférieure, ainsi essayée, laisse un dépôt qui s'émiette sous les doigts. La bonne poudre peut éclater sur la main nue, sans produire une sensation de brûlure. La bonne poudre noircit le papier blanc, elle contient trop de charbon de bois ; si elle le jaunit, trop de soufre. Si, examinée à la lumière du soleil, elle n'offre pas de particules brillantes, il est évident que le salpêtre n'est pas bien écrasé, ni suffisamment bien combiné avec le charbon de bois et le soufre. La bonne poudre n'est pas noire, ce qui indique trop de charbon. Elle doit être d'une uniforme couleur ardoise. Quand elle est d'excellente qualité, si elle n'est pas finement pulvérisée, elle est moins susceptible de devenir humide.

VARIÉTÉS

Le comble de l'amour conjugal !
Tousser pour sa femme quand elle est enrhumée.

* *

Passer une femme à cheval :
Le Français s'arrête et regarde la femme.
L'Anglais s'arrête et regarde le cheval.

* *

Les bonnes petites camarades :
—Il m'a semblé que Tata était moins laide hier que de coutume.
—Elle ? allons donc ! elle est quelquefois plus laide, mais jamais moins !

* *

A l'école :
—Elève Tournachon, pourquoi écrivez-vous les femmes sans S ?
—Dame, monsieur, papa dit toujours que la femme est un être *singulier*.

* *

Savez-vous comment à Paris on appelle le capitaine Carey—celui qui, à la première alerte, a mis tant d'espace entre lui et le prince impérial :
On l'appelle le "Carey des distances."

* *

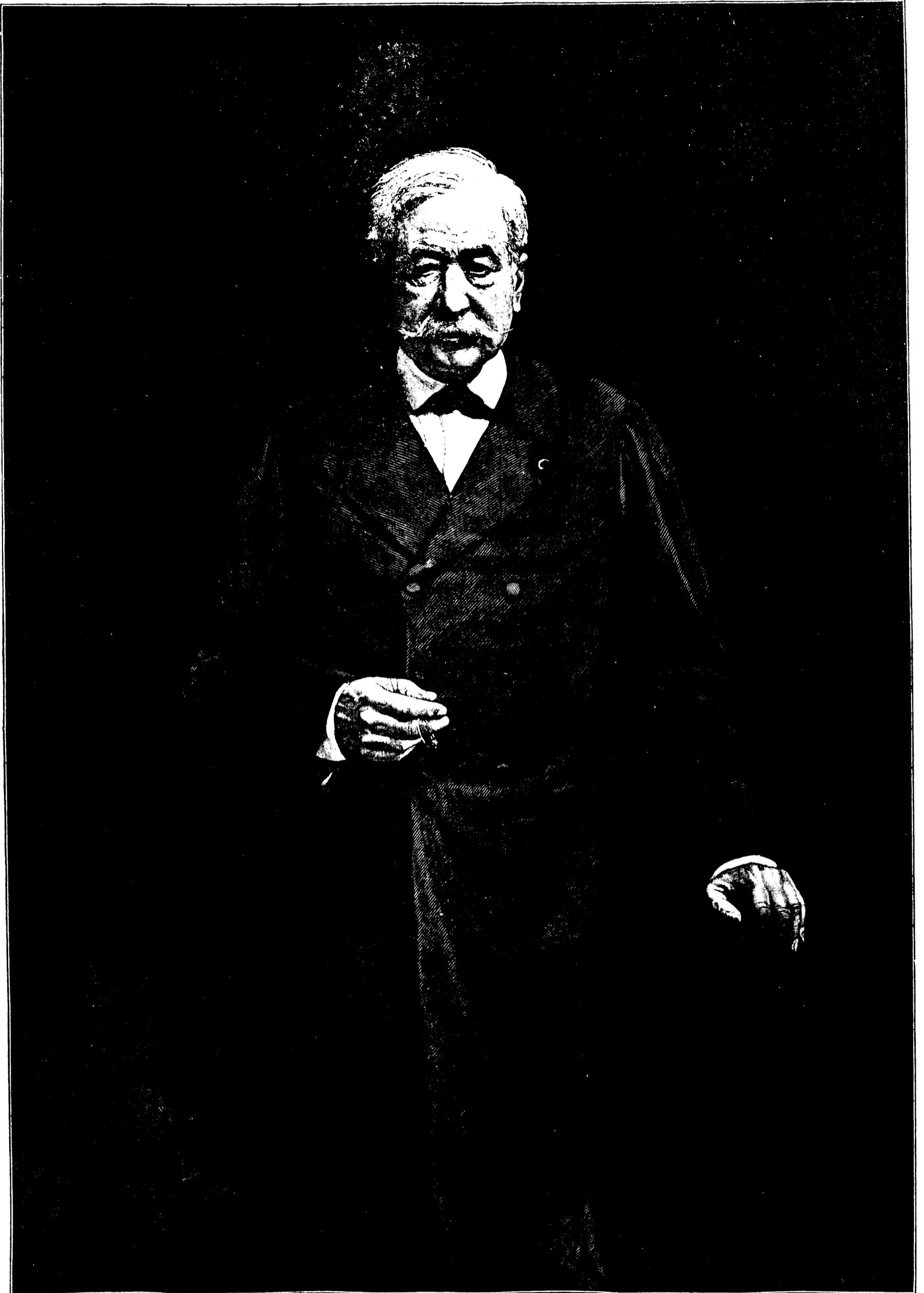
Mot féroce d'un avare.
Un gamin de 13 à 14 ans, privé de ses jambes, passe sur le boulevard, le tronc dans une caisse en bois, s'aidant de ses mains, au bout desquelles il tient une sorte de support en forme de fer à repasser.

A sa vue, un monsieur, qui est devant un café, se lève pour lui donner quelques sous.

—C'est mon protégé, fait le monsieur, en s'adressant à un ami, je lui donne toujours.

—Autrefois, je lui donnais aussi, mais j'ai cassé, répond sèchement l'ami.

—Pourquoi ça ?
—J'ai remarqué qu'il ne prenait pas son état au sérieux : ainsi, l'autre jour, je l'ai trouvé sur l'esplanade de la place de la Concorde, où il faisait des glissades !



M. FERDINAND DE LESSEPS



MONTAGNARDS AFGHANS

LA MUEtte QUI PARLE

Troisième partie de la Bande Rouge

X

Frapillon eut le temps d'exécuter une retraite de corps, et il se recula avec tant de dextérité que la porte ne rencontra pas de résistance.

Elle s'ouvrait lentement, et en s'ouvrant elle cachait entièrement l'espion blotti dans l'angle du couloir.

A vrai dire, la protection de cette espèce de paravent n'était que momentanée, car il suffisait que le battant se refermât pour laisser à découvrir le caissier si malencontreusement surpris.

En dépit de sa détermination et de son sang-froid, il eut là un moment de cruelle angoisse. L'inconnu est toujours redoutable, et Frapillon ignorait absolument à qui il allait avoir affaire.

Cette porte, qui tournait sans bruit sur ses gonds, était poussée intérieurement par le mystérieux habitant de la chambre, et quel qu'il fût, son apparition n'était pas rassurante.

Le diplomate de la rue Cadet n'avait aucun goût pour les luttes corps à corps, et quoiqu'il eût un revolver dans sa poche, il regrettait amèrement l'absence de son fidèle Pilevert.

Il pensa même une seconde à siffler pour l'appeler à son secours, mais le souffle lui manquait et aussi le temps, car si une lutte devait s'engager, il était bien clair qu'elle serait terminée avant l'arrivée du renfort.

Il se tint donc quoi, et il n'eut pas à se repentir de sa prudence.

La porte qui le protégeait ne bougea pas. Celui qui l'avait ouverte négligeait de la refermer, et Frapillon continuait à jouir des avantages de la position.

Le hasard avait bien fait les choses. Cette cachette était à la fois une forteresse et un observatoire.

A l'abri derrière le battant, l'espion pouvait repousser une attaque soudaine, et, de son encoignure, par l'espace resté libre entre la porte et le mur, il voyait ce qui se passait dans le couloir.

L'obscurité n'était pas complète, puisque la lampe qui brûlait dans l'intérieur de la chambre jetait une lueur assez faible, mais elle était placée de façon à éclairer le corridor très-obliquement, et son rayonnement ne s'étendait guère au-delà du seuil.

Frapillon vit alors celui qui venait de sortir. C'était un homme de haute taille et d'assez large carrure, autant que son costume permettait d'en juger.

Un long vêtement de laine, blanc et assez semblable à une robe de moine, l'enveloppait de la tête aux pieds.

Le capuchon était relevé et probablement rabattu sur les yeux.

Ce personnage étrange tournait le dos à l'observateur et marchait à pas très-lents.

Il devait être chaussé de pantoufles en drap, car on ne l'entendait pas poser le pied, et on aurait été tenté de croire qu'il glissait sur le plancher.

C'était absolument l'allure qu'on prête aux fantômes, et l'inconnu portait d'ailleurs la tenue classique des habitants de l'autre monde qui, comme chacun sait, se montrent toujours drapés de blanc.

Mais on ne peut pas avoir été quinze ans agent d'affaires et croire aux revenants, et Frapillon, que le séjour de la rue Cadet n'avait pas porté au surnaturel, n'admettait pas ces histoires d'outre-tombe.

Il était parfaitement convaincu d'avoir affaire à un individu de chair et d'os et même à un gaillard solide, avec lequel il ne ferait pas bon d'avoir maille à partir.

Seulement, quel était ce bizarre promoteur qui errait la nuit par le chalet désert ?

Que faisait ce reclus dans une chambre isolée sous les combles et fermée extérieurement comme un sépulchre ?

Pourquoi en sortait-il à ces heures indues, et quels liens rattachaient son existence à celle des dames de Saint-Senier ?

Toutes ces questions et bien d'autres encore se pressaient dans le cerveau troublé de Frapillon, qui n'y trouvait aucune réponse satisfaisante.

Il était, du reste, trop absorbé par la contemplation de cet être fantastique dont la blanche silhouette s'éloignait lentement dans l'ombre du corridor.

Tout à coup une idée lui traversa l'esprit.

Le plus sûr moyen d'en finir avec ce personnage inquiétant, c'était de le tuer.

Frapillon prit son revolver et l'arma sans bruit.

Mais, au moment où il le levait, l'homme n'était déjà plus visible.

Il venait d'arriver à l'escalier qui aboutissait à l'entrée du couloir, et il avait commencé à descendre, de sorte que sa personne disparaissait peu à peu, comme les spectres de théâtre qui s'enfoncent dans une trappe.

Le caissier d'ailleurs regretta médiocrement de n'avoir pas eu le temps de faire feu.

Il se rappela bien vite que les minces cloisons du chalet n'étouffaient pas les sons, et que le bruit d'un coup de pistolet pourrait parfaitement réveiller les voisins.

Ce qu'il voulait éviter par-dessus tout, c'était

de mêler le public à ses affaires, et il savait par expérience combien il fallait alors peu de chose pour amener tout un quartier.

Mais la position n'était pas tenable, et il devenait urgent de prendre un parti.

Il y en avait au moins trois à choisir.

D'abord, profiter de l'occasion pour s'introduire dans la chambre vide et pour explorer enfin ce sanctuaire mystérieux où les secrets de la famille étaient certainement cachés.

Rien n'était plus facile, puisqu'il ne s'agissait que de sortir de l'encoignure et de franchir le seuil en deux sauts.

Mais, si tentante que fût l'aventure, elle avait bien son danger.

Le promeneur nocturne pouvait revenir sur ses pas à l'improviste et prendre en flagrant délit d'espionnage maître Frapillon, qui n'aurait pas eu beau jeu dans ce local fermé comme une souricière.

Aussi renonça-t-il à l'idée de s'y risquer.

Il pensa ensuite à donner le signal à l'hercule qui ne manquerait pas d'accourir.

Mais l'escalier était plus près que le jardin, et, si le fantôme se repliait vivement, il aurait le loisir d'étrangler le siffleur avant que Pilevert n'arrivât à la rescousse.

Cette chance n'était pas du goût de l'agent d'affaires.

Il s'arrêta donc à une résolution mixte qui consistait à suivre de loin l'homme au capuchon.

Descendre à petits pas l'escalier et gagner tout doucement l'allée des tilleuls pour y rallier la puissante réserve représentée par l'hercule, tel fut le plan que Frapillon adopta.

Sa stratégie ne manquait pas d'habileté, car le plus pressé était certainement de sortir de l'impassé où il se trouvait acculé.

Le pis qui pût lui arriver pendant le trajet, c'eût été de se trouver tout à coup nez à nez avec l'errant de nuit, qui aurait fait volte-face ; mais, dans ce cas désespéré, il avait toujours la ressource extrême de recourir au sifflet ou au revolver.

Si, au contraire, il réussissait à sortir sans encombre, le reste allait tout seul.

Il ne s'agissait que de conter un mensonge quelconque à Pilevert pour s'assurer son concours énergique et opérer avec lui un retour offensif dans le pavillon.

Dès qu'il fut décidé—et la délibération n'avait pas été longue—il entra en action.

Il sortit de son coin avec toutes sortes de précautions et commença de s'avancer sur la pointe du pied dans le corridor.

Dire qu'il n'éprouva pas une violente tentation de regarder dans la chambre ouverte derrière lui, en serait trop.

Mais il sut se contenter d'y jeter en passant un coup d'œil rapide, et, à sa grande surprise, il n'y vit rien d'extraordinaire.

La table qu'il avait aperçue par le trou de la serrure éclairée par la lampe que l'inconnu y avait laissée, un fauteuil vide, le bout d'une longue tenture qui devait cacher un lit, et rien de plus.

"C'est l'homme en blanc qui est le secret," pensa judicieusement Frapillon.

Il était habitué à cheminer à la façon des chats, qui ne font aucun bruit et qui voient dans les ténèbres.

Aussi arriva-t-il au bas de l'escalier sans que le moindre craquement eût décelé sa présence, et sans qu'aucune fâcheuse rencontre se présentât.

Là, il se retrouva dans le vestibule et il constata, non sans plaisir, que tout y était resté dans le même état.

Selon toute probabilité, l'habitant du chalet n'avait fait que le traverser pour se rendre, par le corridor du rez-de-chaussée, à la chambre de Régine.

Frapillon ne s'amusa pas à chercher ce qu'il allait y faire.

Il entrebâilla la porte qui donnait sur le peron, se glissa par l'ouverture, franchit les marches quatre à quatre et se mit à courir à toutes jambes vers la place où il avait laissé Pilevert.

Une fois dehors, toute précaution était inutile.

Il trouva l'hercule debout, adossé au mur de la rue et souffrant dans ses doigts.

"Mille trompettes ! bourgeois, vous avez bien fait de revenir : j'ai déjà le museau gelé et je ne sens plus mesorteils, dit-il en grelottant.

—Vous allez vous dégourdir, mon brave, car j'ai besoin de vos biceps, répondit gaiement le caissier.

—Présents les biceps ! Cent kilos à bras tendu ! Quoi qu'il faut enlever ?

—Un voleur que je viens de surprendre là-haut.

—Un voleur !

—Mon Dieu ! oui, et j'ai eu la chance qu'il ne m'a pas vu, de sorte qu'à nous deux nous allons le pincer promptement.

—Ça va ! J'en suis.

—Et Bradamante est au bout de l'expédition.

—En avant ! marche ! dit l'hercule dont l'enthousiasme ne connaissait plus de bornes.

—Du calme, maître Antoine, du calme ! Est-ce que, pendant votre faction, vous n'avez pas entendu des bruits dans la rue ?

—Si fait, mais ce n'est rien ; des voyous qui sont venus cogner... hi hi de rire.

—Alors, venez, mon brave, reprit Frapillon en se dirigeant vers le chalet, je vais vous expliquer comment il faut vous y prendre pour me donner un coup de main."

Pilevert le suivit docilement ; mais ils n'avaient pas fait dix pas dans l'allée, qu'ils se retournèrent.

Ils avaient entendu derrière eux un bruit singulier.

XI

C'était un léger craquement, quelque chose comme le bruit d'une porte qu'on ferme avec précaution.

Frapillon, convaincu que personne ne pouvait ouvrir celle de la rue, crut d'abord s'être trompé.

Mais bientôt il entendit très-distinctement marcher sur la neige durcie.

"On vient, dit tout bas l'hercule qui avait entendu aussi.

—C'est impossible, balbutia le caissier étonné et encore plus effrayé.

—Je vous dis que j'en suis sûr, et, tenez, voilà les pas qui s'arrêtent.

—"On nous aura vus."

Ce que disait Pilevert était vrai, et, quoiqu'il en eût bonne envie, Frapillon ne pouvait plus se dissimuler que quelqu'un venait d'entrer.

Ce n'était assurément pas le mystérieux personnage qu'il avait laissé dans le chalet.

Mais alors qui donc avait pu s'introduire ainsi dans le jardin, et par quel moyen y avait-on pénétré ?

Le secret du ressort ne devait être connu que des hôtés habituels du pavillon.

"Cet imbécile de Molinard aurait-il laissé échapper les femmes ? murmura l'agent d'affaires.

—Allons voir, dit bravement le saltimbanque.

—Passez devant, reprit Frapillon, et le premier que vous rencontrerez, tordez-lui le cou."

Maître Antoine était cette nuit-là en train de braver.

Les magnifiques promesses de celui qu'il appelait déjà son bourgeois l'avaient exalté au point qu'il ne connaissait plus d'obstacles.

Il se lança donc en avant dans l'allée de tilleuls en faisant le moulinet à ses bras comme un athlète se prépare à la lutte.

Le caissier, toujours prudent, formait l'arrière-garde, et, par mesure de sûreté, il tenait la main sur son revolver.

L'allée était très-sombre à cause de la voûte formée par les branches, mais, à l'endroit où elle commençait, c'est-à-dire à trois ou quatre mètres de la petite porte, il y avait un espace vide où il faisait assez clair.

Quelques arbustes taillés en forme de charmillie entouraient ce rond-point.

"Ils ont dû se cacher derrière la haie, car je ne vois personne," dit Pilevert.

Et il continua d'avancer, précédant de fort peu son patron.

Il arrivait à la hauteur du dernier tilleul, quand un homme se montra.

"J'en tiens un ! cria l'hercule en lui sautant au collet.

—Miserable ! dit l'inconnu, qui avait plié comme un roseau sous la vigoureuse étreinte du saltimbanque.

Celui-ci s'était déjà mis en devoir d'exécuter consciencieusement les instructions de Frapillon, et il serrait le cou de sa victime de façon à l'étrangler sans remission.

L'affreux caissier s'était rapproché et l'encourageait de la voix et du geste, si bien que l'expédition, commencée par une violation de domicile, allait se terminer par un meurtre.

Mais une apparition fort inattendue vint changer la face de ce combat inégal.

Une femme s'était dressée tout à coup derrière la charmillie.

Elle avait bondi vers les lutteurs, et, s'accrochant aux habits de Pilevert, elle avait réussi à s'élever à sa hauteur et à approcher son visage du sien.

L'hercule poussa un cri et lâcha son adversaire, qui reprit son équilibre et recula pour se mettre en défense.

"Régine ! répétait Antoine, Régine ! c'est toi !"

Le furieux champion, si redoutable il y a un instant, tremblait maintenant comme un enfant.

Il eût été difficile de décider si l'impression qu'il éprouvait était de la joie ou de la peur, car, tantôt il avançait en ouvrant les bras pour presser la jeune fille sur son cœur, tantôt il reculait comme s'il eût craint d'embrasser un spectre.

Quant à Frapillon, c'était autre chose.

Le nom que son satellite venait de prononcer l'avait mis dans un état de fureur inlicite.

Il ne s'expliquait pas le prodigieux retour de celle qu'il croyait avoir supprimée pour toujours, mais il comprenait que ce retour c'était sa perte à lui, et il voulait en finir avant de laisser au saltimbanque le temps de se reconnaître.

"Tue ! tue ! mon brave, cria-t-il exaspéré, assomme-le pendant que je vais te débarrasser de cette gueuse."

Et, en même temps, il se jeta sur Régine le revolver au poing.

"Ah ! mais, pas de ça, patron ! je ne veux pas qu'on touche à ma petite muette," dit Pilevert en lui allongant sur le bras un coup sec qui fit tomber le pistolet.

Avant que l'agent d'affaires fût revenu de sa stupeur, l'inconnu avait ramassé l'arme et la dirigeait sur sa poitrine.

L'hercule n'avait pas fait mine de s'opposer à ce rapide mouvement de son récent adversaire.

On aurait dit qu'il était pétrifié.

Rien qu'en se montrant, Régine l'avait dompté ; mais pour achever sa conquête elle lui sauta au cou et se mit à l'embrasser.

Antoine l'enleva par la taille et la contempla en poussant de rauques soupirs et les exclamations inaccoutumées.

Il avait à peu près l'air d'un ours jouant avec un oiseau.

"Il n'y a pas à dire, cria-t-il en la posant à

terre, c'est elle ! c'est ma petite Régine ! Il ne me manque plus que Bradamante.

—Triple brute ! vociféra Frapillon hors de lui ; si tu veux que je te paye ton cheval, aide-moi donc à tuer ces gens-là."

Mais celui qu'il appelait l'autre ne paraissait pas disposé à se laisser faire.

Il s'était avancé d'un pas et tenait les canons du revolver braqués sur le caissier.

"Le premier de vous qui bouge, je lui casse la tête," dit-il avec un accent qui ne laissait aucun doute sur sa résolution.

A peine déglagée des bras de son ancien maître, la jeune fille était allée se placer à côté de l'inconnu, comme pour faire comprendre qu'elle était de son parti.

Puis, d'un geste impérieux, elle commanda à l'hercule de venir se joindre à eux, et l'hercule obéit avec une docilité inattendue.

Frapillon grinçait des dents.

"Vous, je vous connais, dit l'homme au pistolet en s'adressant à Pilevert, et vous me connaissez aussi.

—Moi ! mille trompettes, je veux que le tonnerre m'écrase si...

—Vous m'avez vu dans la forêt de Saint-Germain, le jour où des misérables ont assassiné mon cousin dans un duel.

—Pas possible !... non... attendez donc... mais oui, c'est bien vous... l'officier de mobiles.

—Lui-même, sauvé par cette jeune fille que vous aimez et qui vous ordonne de m'aider à la venger et à venger les miens persécutés par les scélérats, auteurs et complices de ce guet-apens.

—Oh sont-ils, que je leur casse les reins ! cria l'hercule entraîné.

—Je crois que nous tenons un des coupables, dit lentement Roger de Saint-Senier, qui n'avait pas cessé de viser Frapillon.

—Ce n'est pas vrai !"

Cette dénégation imprudente échappa au caissier terrifié, pendant que Pilevert grommelait :

"Qui ? le patron ? jamais ? c'est un brave homme qui veut m'acheter une carriole, et..."

—Que faites-vous ici ? interrompit Roger.

L'agent d'affaires ne répondit que par un grognement de rage, mais le naïf Antoine s'empressa d'entamer une justification qu'il croyait excellente :

"Je m'en vas vous dire, mon officier, car vous êtes bien l'officier, et si je ne vous ai pas reconnu tout de suite, c'est à cause de votre blouse. Je m'en vas donc vous dire : ce particulier-là est ici chez lui, voyez-vous.

—Chez lui ! il ment ! ce pavillon appartient à ma famille !

—Ah ! dites donc, vous, patron, vous ne m'avez pas parlé de ça, s'écria Pilevert, qui désertait de plus en plus la cause de Frapillon.

—Et ceux qui s'y sont introduits, la nuit, méritent les galères, reprit froidement Roger.

—Mille trompettes ! je n'ai pas envie d'y aller, moi.

—Pourquoi avez-vous suivi cet homme ? Répondez franchement, si vous ne voulez pas que je vous fasse arrêter.

—Parce qu'il m'a conté un tas de blagues : qu'il avait de l'argent ici, qu'il craignait les voleurs, même qu'il y en a un dans la maison, à ce qu'il paraît ; et puis, il est un des gros, un des chefs dans un journal où on me donne la pâtée et la niche.

—Le *Serpenteau*, sans doute ? demanda Roger, qui commençait à comprendre.

—Juste ! c'est bien comme ça qu'ils appellent leur satanée boutique.

—Je sais tout ce que je voulais savoir, dit l'officier.

"Et maintenant, vous, écoutez-moi, ajouta-t-il en s'approchant de Frapillon jusqu'à le toucher presque avec le canon de son revolver.

—Écoute, mais je ne répondrai pas, dit le misérable avec une colère concentrée.

—Je suis déjà entré ici il y a une heure, continua Roger, et je ne m'attendais pas en revenant à y trouver l'auteur du crime qui s'y est commis pendant que cette jeune fille et moi nous étions prisonniers des Prussiens.

—Un crime ! répéta l'hercule.

—Ce chalet était habité par deux femmes ; elles ont disparu, victimes d'un meurtre ou d'un rapt. Où sont-elles ?

—Vous ne me les avez pas données à garder, dit grossièrement Frapillon.

—Demain, reprit froidement l'officier, la justice sera prévenue, et je suppose qu'elle saura faire parler l'homme que j'arrête en flagrant délit d'entreprise nocturne.

—M'arrêter ? Allons donc ! vous n'oserez pas.

—Si vous voulez me dire ce que sont devenues mes parentes, je verrai ce que j'aurai à faire ; si vous refusez de parler, je vais donner l'ordre à ce malheureux, que vous avez indignement trompé, de vous saisir, et, à nous deux, nous saurons bien vous conduire chez le commissaire de police."

La porte du jardin était à trois pas, et Frapillon n'avait qu'un bond à faire pour s'élançer, l'ouvrir et disparaître ; mais le pistolet le gênait.

"Essayez donc de me prendre," cria-t-il en saisissant brusquement le canon braqué sur son front.

Roger résista, la secousse fit partir la détente, et le caissier du *Serpenteau* tomba foudroyé.

Au moment où Pilevert éperdu se précipitait sur son corps, la forme blanche de l'homme au capuchon apparaissait au fond de l'allée, et dans la rue une voix grêle se mit à chanter :

Bismarck, si tu continues,
De tous tes Prussiens, il n'en restera plus.

F. DU BOISGOBEY.

(La suite au prochain numéro.)

UNE PAGE D'HISTOIRE

C'est le 2 septembre à six heures et demie du matin, que Napoléon III, qui depuis deux jours habitait la sous-préfecture de Sedan, monta en voiture, accompagné des généraux Douay, Lebrun, Reille et de Wimpfen, pour se rendre au quartier général allemand. La voiture traversa le faubourg de Torcy et suivit au petit pas la route de Donchery. Arrivé à la hauteur de l'auberge de Bellevue, le cortège impérial croisa un cavalier, portant l'uniforme des cuirassiers blancs. C'était le comte de Bismarck. A peine eut-il reconnu l'empereur qu'il approcha de la voiture pour prendre les ordres de Sa Majesté.

« L'empereur, raconte lui-même M. de Bismarck dans un rapport assez peu connu qu'il adressait le soir même au roi Guillaume, l'empereur exprima le désir de voir Votre Majesté, croyant, ce me semble, qu'elle se trouvait à Donchery. Je répondis que le quartier général de Votre Majesté était à ce moment à trois milles de là, à Vendresse. Il me demanda si Votre Majesté avait désigné un endroit où un rendez-vous aurait lieu immédiatement. Je lui répondis que j'étais arrivé dans l'obscurité, que les environs m'étaient inconnus. Je lui proposai la maison que j'habitais à Donchery et que j'offris d'évacuer immédiatement.

« L'empereur y consentit et partit au pas pour Donchery. Mais s'arrêtant à une centaine de mètres du pont de la Meuse, près d'une maison d'ouvriers, il me demanda s'il pouvait descendre. Je fis visiter la maison par M. le conseiller de légation de Bismarck-Bohlen, qui m'avait suivi. Il me rapporta que la maison était très-étroite, très-insuffisante, mais qu'elle ne contenait pas de blessés. L'empereur descendit et m'invita à entrer avec lui. Là, j'eus avec l'empereur, dans une chambre pourvue d'une table et de deux chaises, un entretien qui dura plus d'une heure.

L'empereur sortit ensuite, et resta quelques instants assis près de la porte de cette chaumière. Puis, appelant à lui l'ouvrier tisserand qui l'habitait, il lui mit dans la main cinq louis, faisant avec un sourire triste la remarque que sur ces cinq pièces d'or, qui, par hasard, étaient belges, italiennes, ou dataient de la Restauration, aucune n'était marquée à son effigie. Puis, il gagna entre neuf et dix heures du matin le château de Bellevue, près de Presnois, où devait avoir lieu l'enlèvement des deux souverains.

Le lendemain seulement, 3 septembre, quittant pour toujours la terre de France, il fut conduit à Bouillon, petite ville belge située à deux lieues de la frontière. Napoléon III quitta le château de Bellevue à sept heures du matin ; on n'arriva cependant à Bouillon qu'à cinq heures du soir.

C'est que, au lieu de prendre la route directe, on avait contourné la ville de Sedan et traversé tous les points du champ de bataille où l'action avait été la plus vive. Déjà l'armée prussienne quittait ses positions et se mettait en marche vers Paris.

Aujourd'hui, la spéculation s'est emparée de la plaine de Sedan. On montre aux touristes pour quelques pièces de monnaie la maison : *Des dernières cartouches*, qu'a rendue célèbre un tableau de M. de Neuville. On peut même descendre, dit-on (je n'ai pas eu le courage de m'en assurer)—moyennant rétribution—dans une crypte où sont étendus les squelettes de six cents soldats français ou allemands.

L'autre jour, je suivais ce chemin de la croix, m'arrêtant à chacune de ses stations—Sedan, Donchery, Bellevue, Bazailles. Le soir même, je passais la nuit dans la petite ville de Bouillon, à l'hôtel de la Poste, et le hasard me logea dans la chambre où coucha, le 3 septembre, Napoléon III.

L'empereur descendit de voiture à cinq heures du soir. Son domestique le soutenait. Il s'arrêta quelques minutes dans le vestibule dallé du rez-de-chaussée, puis, saluant les officiers allemands qui l'entou-

raient, il monta seul à sa chambre, dont les fenêtres étaient fermées.

Napoléon III s'assit et resta deux heures immobile. Vers sept heures, l'hôtesse vint le prévenir que le souper était servi. L'empereur descendit et entra dans la salle à manger. Neuf officiers allemands et le colonel du régiment de lanciers belges qui avait accompagné l'empereur depuis la frontière, étaient là, debout derrière leurs chaises. L'empereur salua de la main et s'assit. Au dehors, la foule stationnait toujours, et son murmure était le seul bruit qui troublait le silence de la table impériale. Napoléon III ne soupa point. Il découpa sur son assiette un morceau de viande auquel il ne toucha pas. Au bout de quelques minutes, il repoussa son fauteuil, et, se levant, il demanda aux convives la permission de se retirer. Il les salua de la main, comme en entrant, et monta à sa chambre après avoir prié qu'on lui servît du thé. Il congédia son domestique et resta seul.

« Quand je montai pour lui porter le thé, me disait Mme Chaidron, je frappai plusieurs fois à la porte sans recevoir de réponse. J'entrai. L'empereur était dans un fauteuil près de la cheminée vide. Il me demanda si l'on pouvait lui faire du feu. Je posai le thé sur la table, que j'avancai près de lui, et j'allai moi-même chercher du bois. Je ne savais plus ce que je faisais... je tremblais comme une feuille. Jamais, me dit-elle, je n'ai vu un homme si pâle. Il était là, dans son fauteuil, me regardant travailler, fixant sur moi ses yeux ternes, penché en avant et presque plié en deux. Quand je rentrai, quelques minutes après, je l'ai vu pleurer. »

Personne, ce soir-là, n'entra plus dans la chambre de celui qui, le matin même, était encore empereur des Français. Ceux qui se trouvaient en bas, dans la salle à manger, entendirent un bruit sourd de pas aller et venir à travers la chambre. Un domestique coucha sur le palier. On avait jeté un matelas en travers de la porte. C'était tout ce qui restait d'une suite de cinquante personnes arrivées avec l'empereur trois heures auparavant à Bouillon.

Les officiers étrangers qui soupaient au rez-de-chaussée causèrent fort tard. Au dehors, la foule était là, commentant les moindres nouvelles que lui donnaient sur la porte les servantes de l'auberge ; foule composée de Belges, de Français, d'Anglais, tous sans respect pour cette grande infortune. Quand on vit à travers les croisées sans persiennes une lumière briller derrière les rideaux de la chambre qu'il occupait, un grand cri : Le voilà ! s'entendit dans toute la ville. Puis le silence. Un silence agité, inquiet, troublé.—Quelques instants après : « Il pleure, disait-on, il pleure qu'il pleure... » Et on se poussait, repoussant jusque sur le perron le gendarme qui gardait l'entrée de l'hôtel.

Lui, entendait tout cela, près de son petit feu de bois mort, courbé dans son fauteuil, malade, anéanti, et rêvant sans doute à l'immense épopée de Sainte-Hélène.

La foule resta là toute la nuit. Son attente ne fut pas vaine. Elle voulait voir.

Elle vit en effet, vers six heures du matin, les rideaux s'écarter brusquement, la fenêtre s'ouvrit, et l'empereur parut, fumant une cigarette. Le silence se fit tout à coup ; quelques têtes se découvrirent, et au cri, un seul, de : « Vive l'empereur ! » Napoléon fit un signe de la main... il regardait.

La place, le pont, les rues avoisinantes, les fenêtres, les lucarnes, les toits, tout était plein d'une foule avide de voir, indiscret, se bousculant, s'agitant de toutes façons, et l'on n'aurait pu trouver dans tous ces cœurs d'hommes un sentiment digne de cette immense douleur. L'empereur était impassible. En bas, était arrêté un landau. Quelques lanciers à cheval dans un coin de la place. Il descendit, salua dans le vestibule Mme Chaidron, et sans dire un mot, le regard calme, le corps droit, il prit place dans le fond de la voiture : deux officiers allemands montèrent avec lui, et le cortège partit au grand trot par la route de Liège.

Quelques heures après, Napoléon III arrivait à Libramont ; il resta seul, se promenant lentement dans la salle d'attente de la gare, attendant le train qui devait le conduire en Allemagne.

CHOSSES ET AUTRES

La Chambre des Communes, en Angleterre, compte 652 membres dont 347 sont conservateurs et 305 sont libéraux.—L'Angleterre proprement dite fournit 459 députés ; le pays de Galles, 30 ; l'Irlande, 103 ; et l'Ecosse, 60.

Il n'y a pas à en douter, une grande révolution sociale s'opère chez la femme, particulièrement aux Etats-Unis. Nous avions déjà la femme avocat, la femme médecin, la femme écrivain, etc., nous avons aujourd'hui la femme qui aspire à régner sur les sujets de la grande république américaine. Cette mortelle hardie se nomme madame Victoria C. Woodhall. Elle a posé sa candidature pour les prochaines élections présidentielles. *L'American Traveller* publie son portrait et lui consacre une page entière d'éloges.—*C. du Canada.*

La mort du prince impérial est bien un événement de nature à inspirer les artistes ; aussi parle-t-on déjà de plusieurs toiles qui reproduisent cette fin tragique ; mais de tous, celui qui nous paraît avoir le mieux poétisé ce sujet est le comte Lepic, l'éminent peintre de marine.

Un rédacteur du *Figaro* a vu ce tableau, qui lui a causé la plus vive émotion. Au milieu d'une mer immense, tourmentée, sous un ciel de plomb, sombre, nuageux, spleenétique, rien autre chose qu'un canot et dans ce canot le cercueil du prince, auprès duquel pleure Hullmann.

On lit dans un journal italien :

Un courant hostile à l'Italie s'est produit en Autriche, depuis bien des jours. Les insinuations fréquentes tendant à attribuer à l'Italie des projets imaginaires, ont pris le caractère d'une vraie provocation.

Les provocations réfléchies de l'Autriche nous obligent à nous mettre en garde. Quand on met la main sur la garde de l'épée, on est facilement entraîné à la tirer du fourreau.

L'Italie possède une force que l'Autriche n'a pas : l'unité, la cohésion, l'homogénéité. L'Autriche est une amalgame, une fusion de peuples ennemis, tous rivaux dans leurs intérêts et leurs aspirations.

L'Italie ne provoque pas ; mais elle ne peut pas, elle ne veut pas être provoquée.

Un écrivain français, M. Millaud, raconte comment les Anglais jouent le billard :

Le billard anglais est un monument de cinq mètres de long sur quatre de large. Il a six blouses. Les carambolages y sont impossibles. On joue généralement en quarante points, que l'on ne fait jamais. Pour y arriver, les Anglais persévérants commencent la partie à huit heures et se couchent au lever du soleil. Tout le temps s'emploie à jouer sur une bille et à préparer un carambolage lointain. Quand, à force de travail, on est arrivé à réunir les deux billes dans un coin, alors, il se fait un carambolage. Le deuxième est rare à cause du voisinage de la blouse. La bille y tombe toujours au moment précis où l'on espère une série.

Le prince Jérôme et le comte de Chambord appréciés par un journal autrichien :

Le fils du joyeux roi de Westphalie est le contraste absolu du prétendant de Frohsdorff. Tandis que celui-ci revêt son armure de chevalier pour chevaucher contre ses ennemis, le prince Plon-Plon creuse prudemment des galeries pour arriver, à couvert, sous les remparts républicains. Son programme tend très-ardemment à faire de nouveaux adhérents au parti bonapartiste, et il saura les conquérir en cachette.

Pour le moment, il n'a aucune chance ; mais vu la versatilité du peuple français, chez lequel amour et haine alternent comme la pluie et le soleil dans les montagnes, personne ne pourra prévoir si il conservera sa fidélité à la République, à laquelle il semble tenir maintenant. Les républicains feront donc bien d'avoir l'œil sur l'homme qui, jusqu'à présent, servait de cible à leurs quolibets.

Le chroniqueur de l'*Estafette* trace un agréable croquis d'une rencontre royale

qu'il a faite, sur le boulevard Anspach, à Bruxelles. devant un transport-reclame représentant des animaux grotesques, genre de spectacle très en faveur en ce moment, paraît-il, en Belgique :

Près de moi, une légère voiture, de celles qu'on appelle paniers, attelée de deux petits chevaux barbes, restait arrêtée ; une femme, jeune encore, en toilette très-simple, les rênes dans les mains, souriait doucement, tandis qu'une petite fille de sept à huit ans, aux cheveux blonds bouclés, riait de tout son cœur à l'aspect des animaux étranges que présentait le transparent. On ne faisait guère attention à l'attelage et à sa conductrice ; pourtant, comme en se retirant chacun s'inclinait devant elle, je m'informai : c'était la reine et la princesse Clémentine, qui faisaient leur promenade habituelle.

En effet, l'on m'assure que la reine Marie-Henriette ne va jamais que dans des voitures conduites par elle ; ce matin, j'ai eu l'occasion de la voir, tenant d'une main ferme ses quatre chevaux isabelle, le roi assis à ses côtés ; celui-ci m'a paru pâle et fatigué, le sourire est triste, les yeux faibles clignotent à la lumière du jour, ce grand corps se voûte un peu, mais le souverain belge reste plein de distinction et de race, et l'on retrouve en lui les traits distinctifs de la maison d'Orléans.

L'Angleterre et l'Afghanistan ont à peine achevé de régler leur querelle que les graves événements dont Caboul vient d'être le théâtre, semblent devoir remettre en cause les questions qu'Angleterre, au prix de tant d'efforts, croyait à bon droit résolues. Voici les détails que nous avons minutieusement recueillis dans les journaux anglais et principalement dans le *Times*, sur les désordres de Caboul :

Depuis quelque temps, certains régiments afghans, assez irrégulièrement payés, montraient un véritable esprit d'insubordination. Le mercredi, ils virent tout à coup réclamer avec insolence leur solde arriérée. Les remontrances de leurs officiers ne servirent qu'à faire éclater la colère sourde qui couvait en eux. Ils se ruèrent sur leurs chefs et les poursuivirent à coups de pierres.

Ce premier pas dans la révolte une fois fait, leur fureur ne connut plus de bornes. Ils rendent les Anglais responsables de la gêne du trésor et viennent à grand bruit dans le Bal-Hissar, décidés à mettre l'ambassade anglaise à feu et à sang.

Le major Cavagnari, informé de ce qui se passe, fait barricader les bâtiments de la mission, donne l'ordre à son escorte de prendre les armes, et attend les mutins de pied ferme. Voyant qu'on les avait prévenus, les soldats révoltés ouvrent le feu sur le corps de bâtiment de l'ambassade. Une première décharge leur répond en faisant mordre la poussière à plusieurs des leurs. Une seconde leur fait prendre la fuite. La petite troupe crut un moment que l'orage s'était dissipé. Mais bientôt de sourdes clameurs s'élevèrent du milieu de la ville. L'armée entraîna dans la révolte la population. Une foule en ébullition pille les arsenaux et les magasins du gouvernement pour se procurer des armes, et vient, en poussant des hurlements affreux, tenter un dernier effort contre l'ambassade.

La position des Anglais devenait critique. Ils essayent bravement le feu de cette multitude d'assiégeants. L'émir veut interposer son autorité. Il envoie aux révoltés le général Daoud-Shah, mais en vain ; cet officier est renversé de son cheval et tellement maltraité, qu'on craint pour ses jours. Le fils de l'émir lui-même, accompagné de plusieurs personnages influents, vient, sans plus de succès, de la part de son père, pour rappeler la foule à la raison. La nuit seule put ralentir l'ardeur des assiégeants.

Le feu se déclara bientôt aux bâtiments de l'ambassade ; les Anglais eurent un ennemi de plus à combattre : l'incendie. Ce siège vraiment épique et digne pendant du siège soutenu par Charles XII de Suède contre les Turcs, durait encore le lendemain.

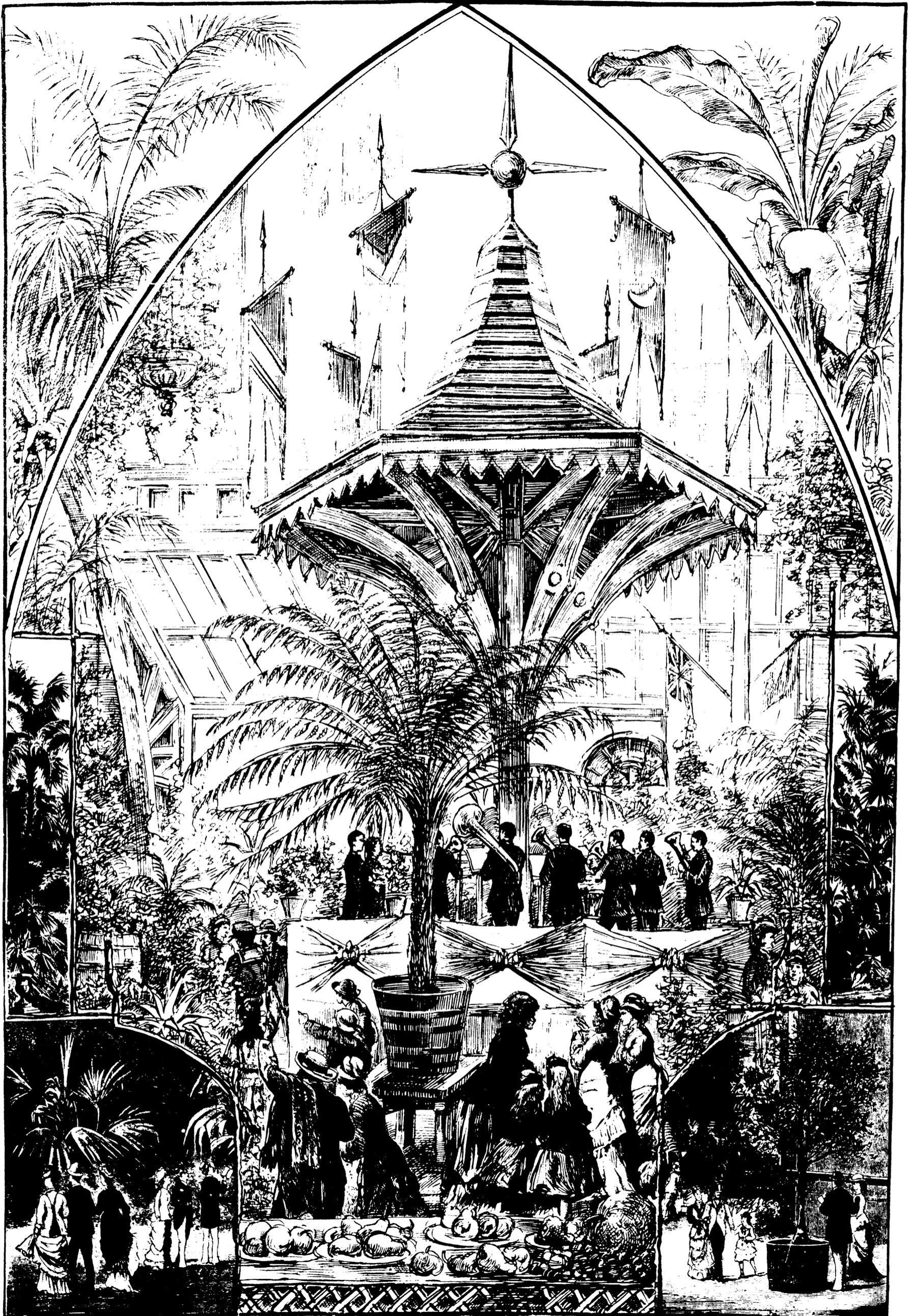
Des dépêches ultérieures nous apprennent qu'après une résistance désespérée, et après avoir vendu chèrement leur vie, le major Cavagnari et ses compagnons sont morts en héros.

La reine Victoria, à la nouvelle de la fin tragique du major Cavagnari, a adressé à la veuve du défunt un télégramme de condoléance, lui exprimant ses regrets personnels et ceux de la nation tout entière.

Des jeunes gens de 18 à 20 ans ont été accusés à Paris d'avoir tué une femme du nom de Bazengeaud pour voler son argent. Gilles et Abadie étaient les chefs de la bande.

Voici ce qui s'est passé lors de l'examen qu'ils ont subi :

D. Ce crime, vous l'aviez préparé dans tous ses détails ? Claude a entendu un jour, dans sa chambre, une conversation caractéristique entre vous, Gilles, et vous, Abadie ?
Claude.—Oui, monsieur. Ils cherchaient



MONTREAL—EXPOSITION DE LA SOCIÉTÉ D'HORTICULTURE

alors à m'entraîner. Gilles disait qu'il y avait un moyen bien simple de tuer une personne d'un coup : c'était de lui enfoncer un couteau dans la gorge et de remonter l'arme, " afin de couper le cordon ! "

Gilles.—C'est faux !
Abadie.—Tu l'as dit ; c'est parfaitement vrai !
Claude.—Et Abadie répondait que le sang lui répugnait...

Abadie (satisfait).—Ah ! parfaitement.
Claude.—Et qu'il valait mieux assommer avec un marteau, pour qu'alors il n'y ait pas de traces !

Abadie (vexé).—Ça, ne n'est pas vrai du tout !
Gilles.—Mais si, c'est vrai, monsieur le président ! (Mouvement).

D.—Enfin, vous agitez les moyens de voler et d'assassiner la cabaretière de Montreuil ?
Abadie.—Pas du tout. En allant chez elle, je ne voulais que lui demander de l'argent ; elle ne me l'aurait pas refusé, vu que j'avais des prétextes avec elle ! mais je n'ai pas réussi. (Sourires).

D.—Et que s'est-il passé le jour du crime ?
Abadie.—Gilles est entré le premier dans la maison, pour voir s'il y avait des consommateurs. Puis il m'a fait signe de le suivre, la veuve Bazengeaud étant seule. Elle lui a servi un verre de rhum, elle m'a versé un verre de vin, et elle est passée alors dans l'arrière-boutique : je l'ai accompagnée en caressant son chat qui la suivait, et au signal convenu, je me suis jeté sur elle. Gilles lui a mis la main sur la bouche. Je ne voulais pas la tuer, mais j'ai perdu la tête, et, tirant mon couteau, je le lui ai enfoncé dans le cou. Elle est tombée en jetant un cri. Je les ai laissés se débattre avec Gilles, et je suis monté dans sa chambre, au premier, où j'ai pris une montre, une chaîne, un revolver, des cigares et une vingtaine de francs.

D.—Et qu'avez-vous vu en redescendant ?
Abadie.—La veuve Bazengeaud était morte, elle avait reçu une douzaine de coups de couteau. Gilles a retourné le corps à coups de pieds. (Mouvement).

Gilles.—C'est toi, Abadie !
Abadie.—C'est toi ! et puis tu as retiré ton couteau de la dernière blessure, tu l'as essuyé après la robe de Mme Bazengeaud, et tu es allé finir ton verre de rhum !

Gilles (avec un sourire).—Parfaitement, comme toi boire ton verre de vin ! (Rumeur).
Abadie.—Ensuite nous sommes revenus à Paris où nous avons mangé l'argent.
Les accusés ont été condamnés à mort.

Une intéressante étude sur M. Dufaure et son fauteuil académique (1834-1879), par M. H. Moulin (Charavay, éditeur), rappelle une anecdote assez méchante sur l'ancien président du Conseil.

Un journal de province, le Libéral de... avait chargé son correspondant parisien de lui adresser un portrait de M. Dufaure. Deux jours après parut une étude étrange, de laquelle nous détachons les traits principaux :

M. Dufaure ne porte pas l'âge que lui donnent les biographes. Sa taille est moyenne, elle a conservé une grande élégance. Son attitude, un peu molle, est pleine d'abandon. J'ai rarement vu une physionomie plus distinguée et plus intelligente ; son front, très-large, et de forme très-pure, est couronné de cheveux grisonnants, qui ont gardé les ondulations de la jeunesse. Son regard est doux et profond, sa bouche ferme et bienveillante.

Sous ces traits qui ont dû être, et qui sont restés charmants, que les soucis des grandes situations n'ont pu assombrir, on devine l'homme qui a voué sa vie aux longues études, au travail assidu, mais qui a voulu en réserver une part aux tendres passions, aux plaisirs du cœur. Il a dû arriver au pouvoir sans l'avoir désiré ; il doit l'exercer avec un entier détachement. Cette figure fine, gracieuse et souriante, avec une nuance d'énergie et de gravité, révèle tout à la fois le philosophe épicurien et le politique studieux.

Passant ensuite à l'orateur ou causeur, le biographe s'exprime en ces termes non moins stupéfiants :

J'ai pu m'approcher du groupe qui l'écoutait avec une évidente satisfaction. J'ai été tout charmé par la mélodie d'un organe net, clair, restant toujours dans les cordes moyennes, avivé toutefois par un peu d'accent méridional. La parole de ce bienveillant causeur est calme, facile, riche, sans pédanterie : les idées s'enchaînent et s'écoulent naturellement. Une conversation avec cet homme d'Etat est un plaisir pour les yeux, une harmonie pour l'oreille, une jouissance infinie pour l'esprit. Je ne m'étais pas fait cette idée d'un ministre. En vérité, si tous ses collègues lui ressemblent, je ne crois pas qu'il ait jamais existé un gouvernement plus séduisant.

Le lendemain du jour où ce portrait avait paru, le Libéral de... publiait cet avis :

Notre dernier numéro était imprimé et distribué, lorsque nous avons reçu la dépêche suivante de notre collaborateur T. P. : "Grossière méprise ; n'insérez pas mon article. Le personnage que j'avais pris pour M. Dufaure est M. Mignet, de l'Académie française. M. Dufaure est tout le contraire."

M. Chavary ajoute que l'auteur de cette amusante mystification ne serait autre que l'un des collègues de M. Dufaure, et l'un des membres les plus spirituels et les plus finement observateurs du Sénat.

VARIÉTÉS

Dans un café :
—Garçon, pourquoi me comptez-vous le genièvre douze sous au lieu de dix ?
Le garçon, du ton le plus naturel :
—Dame, monsieur, c'est qu'en le comptant douze, je vous force à changer et à me donner un pourboire sur la monnaie !

Le médecin d'une ville d'eaux a trouvé un moyen aussi simple qu'ingénieux pour avoir, à bon marché, les fruits qu'il préfère : il les défend à tous ses clients sous peine de mort. De sorte que personne n'en achète—excepté lui.

Propos au vinaigre entre artistes :
—Eh bien ! on vous a donné une médaille... Ah ! vous êtes un rude chançard !
—Dame ! j'ai eu la chance de faire un bon tableau, et je suis obligé d'avouer que, de ce côté-là, vous n'avez pas eu de veine cette année...

Une amusante épitaphe recueillie dans le cimetière de Louviers :
CI, GIT X.

Sa veuve inconsolable et son nouvel époux Lui ont fait d'un commun accord

Erigé (sic) ce monument à sa mémoire.

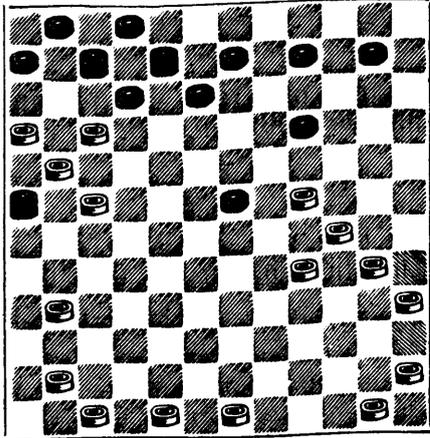
—Nous ne pourrions donner de meilleurs conseils à nos aimables lectrices que celui d'aller visiter le nouveau magasin de mode de MADAME P. BENOIT au No. 824, rue Ste-Catherine (près de la rue St-Denis), où elles trouveront le plus beau choix de chapeaux, plumes, fleurs et ruban. Les ordres pour chapeaux sont exécutés avec habileté et promptitude et surtout à très-bas prix. Ainsi, que tous s'empressent de profiter du premier choix et laissent leurs commandes au No. 824, rue Ste-Catherine, entre es rues St-Denis et Sanguinet.

LE JEU DE DAMES

Adressez toutes les communications concernant le Jeu de Dames à M. J.-E. TOURANGEAU, bureau de L'Opinion Publique, Montréal.

PROBLÈME No. 183

Composé par M. ELIE JACQUES, Montréal NOIRS.



BLANCS.

Les Blancs jouent et gagnent.

Solution du Problème No. 181

Table with 2 columns: Les Blancs jouent de, Les Noirs jouent de. Rows show numbers 50-69 and their corresponding values.

Solutions justes du Problème No. 181

Montréal :—N. Chartier, J.-O. Pément, R. Denis, H. Larose, N. Saucier.
H. F. Rousseau, Montréal.—Votre solution n'est pas juste.

A MM. H.-F. Rousseau et A. Morin, Montréal.—Nous nous faisons un devoir de donner de nouveau la solution du problème 180, vu qu'il s'y est glissé une erreur typographique. La Dame qui se trouve sur la case 36 de ce problème, est une erreur de l'auteur. Tous ceux qui nous ont envoyé la solution nous ont fait la remarque qu'il fallait un Pion sur la case 36 pour donner cette solution :

Table with 2 columns: Les Blancs jouent de, Les Noirs jouent de. Rows show numbers 52-56 and their corresponding values.

Dans le problème 182, la Dame doit être sur la case 20 au lieu de 21. Le problème est bon.

LES ÉCHECS

MONTRÉAL, 2 Octobre 1879.

Adressez toutes les communications concernant cette partie du journal à M. O. TREMPÉ, No. 698, rue Saint-Bonaventure, Montréal.

AUX CORRESPONDANTS

Solutions justes du problème No. 177 : MM. M. Laundry, New-York ; L. O. P., Sherbrooke ; Z. Delanais, Québec ; M. Toupin, J. Gauthier, Montréal.

BARNES vs. DELMAR.—Barnes gagne 2 parties ; Delmar, 2 parties.

ASSOCIATION D'ÉCHECS CANADIENNE.—Le tournoi de cette association est commencé de mercredi, le 24 septembre, dans la Chambre des Communes, à Ottawa. Nous espérons pouvoir donner de plus amples détails dans notre prochain numéro.

CARACTÈRES ÉCHECS EN CAOUTCHOUC

A la demande de notre confrère du Holyoke Transcript, nous publions le paragraphe, suivant qui, nous croyons, intéressera quelques-uns de nos lecteurs :

"En réponse à plusieurs demandes au sujet de ces caractères, nous dirons que nous avons pris des mesures pour les fournir à nos amis à raison de \$1 par série, y compris 50 diagrammes coloriés, franco. Le bureau de poste a refusé, il y a quelque temps, de recevoir ces caractères, parce que la loi défend la transmission de liquides par la poste. Mais, aujourd'hui, nous fournissons une poudre rouge et une poudre bleue qui se dissolvent dans la glycérine, et, de cette façon, nous obviions à la difficulté qui se rencontre pour la transmission de l'encre liquide par la poste. Nous donnerons 500 diagrammes coloriés pour \$1. Ces nouveaux caractères sont montés sur du noyer noir, et, pour imprimer des problèmes et marquer les positions, ils sont de la plus grande utilité."

Les demandes doivent être adressées à M. R. H. Seymour, boîte 210, Holyoke, Mass., (E.-U.)

TOURNOI INTERNATIONAL

Nous empruntons à un journal anglais, The Argus and Express, le tableau suivant qui montre la position des joueurs dans cette grande lutte :

Table with 6 columns: Anglais, Américains, Parties jouées, Nulles, Anglais gagnés, Américains gagnés. Rows list names like Copping, Palmer, Nash, etc.

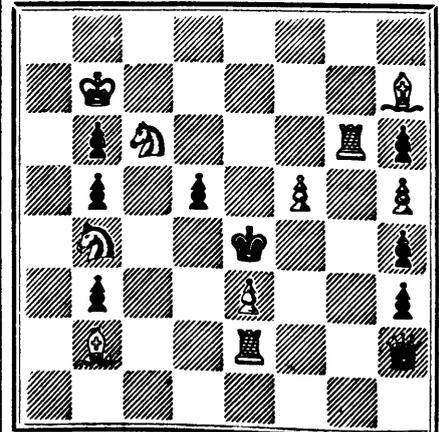
Ce qui précède est le résultat de deux ans de lutte. Les parties ont été conduites avec un accord parfait, et aucune dispute n'est venue troubler le match. Il y aurait encore sept parties à ajouter au total—le décès de deux joueurs étant survenu avant qu'elles ne fussent terminées. Le chef du parti américain a été prié de réunir les parties (53), et on lui a suggéré de les répartir entre cinq arbitres américains qui les examineront et les enverront au Hartford Times avec leur verdict. Alors, si la suggestion est adoptée, les parties seront envoyées en Angleterre, accompagnées du verdict, qui sera à son tour révisé. S'il est confirmé, très-bien ; sinon, celles de ces parties au sujet desquelles il pourrait y avoir quelque divergence d'opinion, seront examinées de nouveau, ou bien quelque autre arrangement sera fait à leur égard. Nous sommes convaincu que le match se terminera dans le même bon esprit qui n'a cessé de régner depuis qu'il est commencé.

PROBLÈME No. 179.

LETTRE " M "

Composé par M. le Dr C. MOORE, New-York.

NOIRS.



BLANCS.

Les Blancs jouent et font échec et mat en 3 coups.

Solution du problème No. 177.

Table with 2 columns: Blancs, Noirs. Rows show moves like 1 F 2e D, 2 F 5e T D, 3 P 4e C, nulle.

95ème PARTIE.

Le brillant gambit suivant a été joué à la Nouvelle-Orléans, il y a quelques années, entre M. Paul Morphy et M. le Dr A. P. Ford, un praticien et très-adroit joueur.

Cette partie possède une valeur additionnelle, par le fait que M. Morphy l'a annotée lui-même.

Gambit Evans accepté.

Table with 2 columns: Blancs, Noirs. Rows list moves like M. MORPHY, M. FORD, 1 P 4e R, 1 P 4e R, etc.

NOTES.

- (a) Décidément faible. La Mead Defense.
(b) Émpanchant les Noirs de jouer CD 2e R.
(c) Faisant de la place pour le C 2e R d'attaquer l'ennuyant F R.
(d) Menaçant de faire mat immédiatement.
(e) Joliment sévère ; si la Dame Noire cherche à s'échapper, les Blancs font mat en 2 coups.

Prix du Marché de Détail de Montréal

Montréal, 27 septembre 1879

Table with 3 columns: FARINE, \$ c., \$ c. Rows include Farine de blé de la campagne, Farine d'avoine, etc.

GRAINS

Table with 3 columns: Blé par minot, Pois do, Orge do, etc. Rows include Blé par minot, Pois do, Orge do, etc.

LÉGUMES

Table with 3 columns: Pommes au baril, Patates au sac, Fèves par minot, etc. Rows include Pommes au baril, Patates au sac, Fèves par minot, etc.

LAITERIE

Table with 3 columns: Beurre frais à la livre, Beurre salé do, Fromage à la livre, etc. Rows include Beurre frais à la livre, Beurre salé do, Fromage à la livre, etc.

VOLAILLES

Table with 3 columns: Dindes (vieux) au couple, Dindes (jeunes) do, Oies au couple, etc. Rows include Dindes (vieux) au couple, Dindes (jeunes) do, Oies au couple, etc.

GIBIERS

Table with 3 columns: Canards (sauvages) par couple, do noirs par couple, Pleuveurs par douzaine, etc. Rows include Canards (sauvages) par couple, do noirs par couple, Pleuveurs par douzaine, etc.

VIANDES

Table with 3 columns: Bœuf à la livre, Lard do, Mouton do, etc. Rows include Bœuf à la livre, Lard do, Mouton do, etc.

DIVERS

Table with 3 columns: Sucre d'érable à la livre, Sirop d'érable au gallon, Miel à la livre, etc. Rows include Sucre d'érable à la livre, Sirop d'érable au gallon, Miel à la livre, etc.

Marché aux Bestiaux

Table with 3 columns: Bœuf, 1re qualité, par 100 lbs, Bœuf, 2me qualité, Vaches à lait, etc. Rows include Bœuf, 1re qualité, par 100 lbs, Bœuf, 2me qualité, Vaches à lait, etc.

Table with 3 columns: Foin, 1re qualité, par 100 boîtes, Foin, 2e qualité, Paille, 1re qualité, etc. Rows include Foin, 1re qualité, par 100 boîtes, Foin, 2e qualité, Paille, 1re qualité, etc.

Décisions judiciaires concernant les Journaux

1o. Toute personne qui retire régulièrement un journal du bureau de poste, qu'elle ait souscrit ou non, que ce journal soit adressé à son nom ou à celui d'un autre, est responsable du paiement.

2o. Toute personne qui renvoie un journal est tenue de payer tous les arrérages qu'elle doit sur l'abonnement ; autrement, l'éditeur peut continuer à lui adresser jusqu'à ce qu'elle ait payé. Dans ce cas, l'abonné est tenu de donner, en outre, le prix de l'abonnement jusqu'au moment du paiement, qu'il ait retiré ou non le journal du bureau de poste.

3o. Tout abonné peut être poursuivi pour abonnement dans le district où le journal se publie, lors même qu'il demeurerait à des centaines de lieues de cet endroit.



Soumissions pour impressions, etc.

DES SOUMISSIONS cachetées, adressées au Secrétaire de l'Etat, à Ottawa, et endossées respectivement : SOUMISSIONS POUR PAPIER A IMPRESSION ; SOUMISSIONS POUR IMPRESSIONS, et SOUMISSIONS POUR RELIURE,

seront reçues jusqu'à JEUDI, le 9 OCTOBRE prochain inclusivement, pour faire, pendant cinq ans, à partir du 1er décembre prochain, le service suivant : 1o. Fournir du papier à imprimer pour l'impression de la Gazette du Canada, les Statuts, les Ordres en Conseil, les Brochures et autres travaux requis par les différents départements du Gouvernement.

2o. L'impression de la Gazette du Canada, des Statuts et des Ordres en Conseil, et autres livres, Brochures, Livres Blancs, Formules, Blancs et toute autre impression qui pourra être requise de l'entrepreneur des différents départements du Gouvernement.

3o. Relier les Statuts et Ordres en Conseil et tous autres Livres ou Blancs de Livres ou toute autre reliure, encadrement de cartes, etc., qui pourront être requis par les différents départements du Gouvernement.

Les formules pour soumission et les spécifications seront fournies, sur demande, au bureau de l'imprimeur de la Reine le et après le 24 courant (mercredi).

Le Gouvernement exigera de bonnes garanties au montant de cinq mille piastres pour répondre de l'accomplissement de ce contrat. Le Secrétaire d'Etat ne s'oblige pas à accepter la plus basse ni aucune autre soumission.

EDOUARD-J. LANGEVIN, Sous-Secrétaire d'Etat.

Département du Secrétaire d'Etat, Ottawa, 24 septembre 1879.



Département de la Milice et de la Défense

Il est par le présent donné avis que le Département ci-dessus demande des soumissions pour l'achat d'une quantité d'armes qui ne sont pas actuellement requises pour le service du Département. Les soumissions seront reçues jusqu'à MIDI, du 6me jour d'OCTOBRE 1879.

- Quantité et descriptions comme suit, savoir : 2,983 Fusils Peabody. 226 Carabines Starr. 176 Pistolets Revolvers Colt. 34 Pistolets Allan. 76 Carabines d'Artillerie, O. P. 219 Carabines de Cavalerie, do 107 Carabines Spencer. 5 Mousquets, do 1,840 Fusils longs Enfield, M. L. 187 Fusils courts.

Tout renseignement nécessaire sur ces armes peut être obtenu en s'adressant au sous-secrétaire THOS. WILEY, Lieut.-Col., Directeur des magasins, etc. Ottawa, 11 septembre 1879.



Ste-ANNE, RIVIERE OTTAWA

AVIS AUX ENTREPRENEURS

DES soumissions cachetées, adressées au Secrétaire des Travaux Publics et endossées : "Soumission pour le canal et l'écluse de Ste-Anne," seront reçues à ce Bureau jusqu'à l'arrivée des malles de l'Est et de l'Ouest, VENDREDI, le 10me jour d'OCTOBRE prochain, pour la construction d'une écluse et la formation des approches d'icelle sur le côté de la terre de la présente écluse à Ste-Anne.

Une carte de la localité, avec les devis et spécifications des ouvrages à être faits, peuvent être vus à ce bureau et au bureau de l'ingénieur résidant à Ste-Anne, le et après SAMEDI, le 27me jour de SEPTEMBRE prochain, et des formules imprimées de soumission peuvent être obtenues à chacune de ces places.

Les entrepreneurs sont priés de se rappeler que les soumissions ne seront pas prises en considération, à moins d'être faites strictement conformes aux formules imprimées, et, dans le cas de sociétés, à moins qu'elles ne contiennent les signatures actuelles, la nature de l'occupation et la résidence de chacun de ses membres ; et de plus, un mandat de banque accepté pour la somme de \$2,000 devra accompagner la soumission, laquelle somme ne sera pas remise si la partie soumissionnaire refuse d'accepter le contrat pour les travaux, aux prix et aux conditions spécifiés dans l'offre soumise.

Le mandat ainsi envoyé sera remis aux parties respectives dont les soumissions ne seront pas acceptées. Pour le dû accomplissement du contrat, une garantie satisfaisante sera exigée par le dépôt d'argent au montant de cinq par cent sur la somme totale du contrat, dont le montant envoyé avec la soumission formera partie.

Quatre-vingt-dix par cent seulement des estimés de l'ouvrage seront payés jusqu'au parachèvement des travaux.

Chaque soumission doit contenir les signatures actuelles de deux personnes responsables et solvables, résidant dans la Puissance, promettant de se porter cautions de l'accomplissement de ces conditions ainsi que de la due exécution des travaux compris dans le contrat.

Ce Département ne s'oblige pas, cependant, à accepter la plus basse ou aucune autre soumission.

(Par ordre,) F. BRAUN, Secrétaire.

Département des Chemins de fer et des Canaux, Ottawa, 29 août 1879.



Département de la Milice et de la Défense

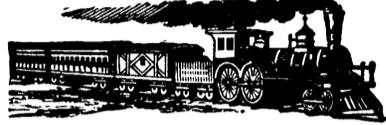
CAPOTES

Des soumissions seront reçues, au département ci-dessus mentionné, jusqu'à MIDI, le sixième jour d'OCTOBRE, pour la manufacture en Canada, et la livraison aux magasins militaires d'Ottawa, de 5000 Capotes grises, selon le patron approuvé, qui peut être vu en s'adressant au Directeur des magasins.

Un tiers des Capotes devra être livré le 1er FEVRIER, un tiers le 1er MARS, et un tiers le 1er AVRIL 1880. Les soumissions devront être adressées à l'Adjudant-Général, et marquées, sur le coin gauche supérieur : "SOUMISSIONS POUR CAPOTES."

Le département ne s'oblige pas, néanmoins, à accepter la plus basse ni aucune des soumissions.

W. POWELL, Colonel, Adjudant-Général de la Milice. Ottawa, 10 septembre 1879.



Chemin de Fer Intercolonial ARRANGEMENTS D'ÉTÉ.

A PARTIR DU 14 JUILLET 1879

LES TRAINS EXPRESS à PASSAGERS partiront, tous les jours (Dimanches exceptés), comme suit :

Table with 2 columns: Departure/Arrival location and time. Includes routes from Pointe-Lévis, Rivière-du-Loup, Trois Pistoles, Rimouski, Campbellton, Dalhousie, Bathurst, Newcastle, Moncton, St-Jean, and Halifax.

Ces trains viennent en connexion à Lévis avec les trains du Grand-Tronc partant de Montréal à 9.00 P.M., et à Campbellton avec le steamer City of St. John, partant tous les mercredis et les samedis matin, pour Gaspé, Percé, Paspébiac, etc.

Les trains pour Halifax et Saint-Jean se rendent à leur destination le dimanche.

Les chars Pullman partant de la Pointe-Lévis les Mardis et Samedis, vont directement à Halifax, et les Lundis, Mercredis et Vendredis à Saint-Jean.

DES BILLETS D'EXCURSION POUR L'ÉTÉ par chemins de fer ou steamers, pour les magnifiques places d'eau et de pêche sur le lac St. Laurent, Métépédia, Rivigouche, Baie des Chaleurs, Gaspé, Ile du Prince-Edouard et les Provinces Maritimes, peuvent être obtenus à des conditions favorables.

Pour informations concernant le prix des billets de passages, le taux du fret, l'arrangement des trains, etc., s'adresser à G. W. ROBINSON, Agent, 120, rue St-François-Xavier (ancien Bureau de Poste), Montréal.

D. POTTINGER, Surintendant en chef.



Chemin de Fer du Gouvernement DIVISION DE L'OUEST

Chemin de fer Q. M. O. & O.

LE CHEMIN LE PLUS COURT ET LE PLUS DIRECT ENTRE MONTRÉAL ET OTTAWA

Jusqu'à AVIS CONTRAIRE, les trains laisseront le dépôt d'Hochelega comme suit :

Table with 2 columns: Train name and departure/arrival times. Includes Train Express pour Hull, Train Express de Aylmer, Train Express de Hull, Train pour St-Jérôme, and Train de St-Jérôme.

Magnifiques chars-palais sur tous les convois de passagers.

Ces trains laissent la station du Mile-End dix minutes plus tard.

Bureau-Général : No. 13, Place-d'Armes.

STARNES, LEVE & ALDEN, Agents des Billets, Bureaux : 202, rue St-Jacques, et 158, rue Notre-Dame.

C. A. STARK, Agent-Général pour Fret et Passagers. Montréal 19 juillet 1879.

C. A. SCOTT, Surintendant-Général.

BOTANIQUE

"Cours Élémentaire de BOTANIQUE et FLORE DU CANADA," à l'usage des maisons d'éducation, par L'ABBÉ J. MOYEN, professeur de sciences naturelles au collège de Montréal.

1 Volume in-8 de 334 pages orné de 46 planches. Prix : Cartonné, \$1.20.—Par la poste, \$1.30. \$1.00 la douzaine—et frais de port.

Le Cours Élémentaire seul (62 pages et 31 planches), Cartonné, 40c.—\$4.00 la douzaine. Le même, broché 30c.—\$3.00 la douzaine. S'adresser à LA CIE. BURLAND-DESBARATS, 5 et 7, Rue Bleury, Montréal.

DROGIER DE VOYAGES — Système Raspail

dans une boîte élégante en noyer massif, contient : Ammoniaque camphrée, alcool camphré, eau sédative, pom made camphrée, camphre en poudre, huile camphrée, liqueur hygiénique non sucrée, vinaigre camphré, aloès en grumeaux, cire blanche, écorce de grenades, racine de fougère, goudron de Norvège, semen-contra, sulfate de zinc, huile de ricin, sirop de gomme, avec instruments et objets divers, tels que pince à artère, seringue à injections, ciseaux, mousses, etc., etc. Prix : \$25. En vente chez

FABRE & GRAVEL, 219, rue Notre-Dame, Montréal.

\$10 à \$1,000 Placés dans les fonds de Wall Street réalisent des fortunes tous les mois. Des livres expliquant tout donnés. Adressez : BAXTER & CIE., Banquiers, 17 Wall Street, N.-Y.

AGENTS, LISEZ CECI

Nous paierons un salaire de \$100 par mois et les frais de voyage, ou allouerons une forte commission pour vendre nos nouvelles et merveilleuses inventions. Nous sommes sérieux en faisant cette offre. Echantillons gratis. Adressez-vous à

SHERMAN & CIE., Marshall, Mich.

Longpré & David

AVOCATS No. 15, RUE SAINTE-THERÈSE MONTREAL.

A.-B. LONGPRÉ. L.-O. DAVID.

HOTEL RIVARD

No. 20, RUE BONSECOURS, MONTRÉAL

Cet établissement offre de grands avantages aux hommes d'affaires par sa proximité des bateaux à vapeur, du marché, du chemin de fer du Nord, etc., et par la modicité de ses prix. Pension : \$1.00 par jour. La table ne laisse rien à désirer. Liqueurs de première classe et chambres confortables. Bonnes cuisines et remises. P. RIVARD, gérant.

LA POUDRE ALLEMANDE SURNOMMÉE



NE FAILLIT JAMAIS ET EST Vendue chez tous les Epiciers respectables.

Au Clergé et aux Communautés Religieuses

Nous attirons votre attention sur notre dernière importation, consistant en Ornaments d'Eglises et Objets Religieux, Ornaments Sacerdotaux, Chandeliers, Ostensoirs, Ciboues, Calices, Encensoirs, Diadèmes, Couronnes, Cœurs, Franges en or et en argent, Drap d'or et d'argent, Mérimo, Toile, etc., etc. Bannières, Drapeaux, magnifique assortiment de Vases, Statues, Rosaire (en corail, ivoire, perle, ambre, coco, jais, grenade, etc.), Cire d'abeille pure, Cierges en cire et en paraffine, Vin de Messe, etc., etc. Ayant nous-mêmes choisi avec soin nos marchandises en Europe, nous sommes prêts à exécuter toutes les commandes à très-bas prix.

Les personnes qui visitent la ville sont respectueusement invitées. Correspondance sollicitée. Prompte attention apportée aux commandes.

A. C. SENECALE & Cie. Importateurs et manufacturiers, No. 184, rue Notre-Dame, Montréal.

ANNEE SCOLAIRE 1879 - 1880

LIVRES CLASSIQUES, ETC., A LA

Librairie Payette & Bourgeault

250, RUE ST-PAUL, 250, MONTRÉAL

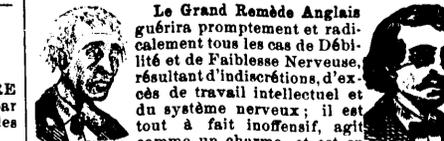
Les Directeurs et Directrices de Communautés Religieuses, les Commissaires d'Ecoles, les Instituteurs et Instituteuses trouveront à cette Librairie tous les Classiques approuvés par le Conseil de l'Instruction Publique, ainsi que fournitures d'écoles de tous genres, etc., etc., à des conditions très-avantageuses.

Dépôt des ouvrages classiques nouveaux de E. Robert, Clerc St-Viateur, approuvés par le Conseil de l'Instruction Publique. Prix la doz.

Table with 2 columns: Book title and price. Includes Grammaire élémentaire suivie d'exercices orthographiques, Exercices orthographiques, Nouvelle grammaire complète, Exercices mis en rapport avec la Gram. complète, Le même, partie du maître, Méthode pratique et raisonnée de style et de composition, La même, partie du maître.

Payette & Bourgeault, No. 250, rue Saint-Paul, Montréal.

REMEDE SPECIFIQUE DE GRAY



Le Grand Remède Anglais guérira promptement et radicalement tous les cas de Débilité et de Faiblesse Nerveuse, résultant d'indispositions, d'excès de travail intellectuel et du système nerveux ; il est tout à fait inoffensif, agit comme un charme, et est sans AVANT usage depuis plus de trente ans avec un succès marqué. Prix : \$1 le paquet, ou six paquets pour \$5, par la maille franco de port. Détails complets dans notre pamphlet, que nous désirons fournir à tous franco de port. Adressez-vous à

La Compagnie de Médecine de Gray, Toronto, Ont. Vendu à Montréal, en Canada et aux Etats-Unis par tous les Pharmaciens.

"L'INTENDANT BIGOT" PAR JOSEPH MARMETTE.

Brochure de 94 pages grand 8vo. Prix : 25 Centims. Une remise libérale est faite aux Libraires et aux Agents s'adresser à LA CIE. BURLAND-DESBARATS, 5 et 7, Rue Bleury, Mont. & pl.

AU CLERGE

LE PROTESTANTISME jugé et condamné par les protestants. Avec le double compte-rendu d'une discussion publique entre l'auteur et un ministre. Par M. L'ABBÉ GUILLAUME, Curé de St. André-Avellin. Approuvé et recommandé par Mgr. l'Evêque d'Ottawa. 500 pages 8vo.—impression de luxe—broché.....\$1.00 même par la poste.....\$1.20 S'adresser à LA CIE. BURLAND-DESBARATS, 5 et 7, Rue Bleury, Montréal

PORTRAITS

DE Pie IX et de Léon XIII

La COMPAGNIE BURLAND-DESBARATS, propriétaire de L'Opinion Publique, offre en vente les portraits de Sa Sainteté PIE IX et du pape actuel, LÉON XIII, sur papier très-fort et convenables pour être encadrés, pour \$10.00 le 100. Prix, au détail, 20 centims. Adresser les commandes au bureau de L'Opinion Publique, Montréal.

NOUVEAU PROCÉDÉ.

PHOTO-ELECTROTYPE

La Cie. Burland-Desbarats, Nos 5 et 7, RUE BLEURY,

à l'honneur d'annoncer qu'elle seule a le droit d'exploiter à Montréal le nouveau procédé pour faire des ELECTRO-TYPES avec des

DESSINS A L'ENCRE ET A LA PLUME

Gravures sur bois, ou Photographies,

convenables pour être imprimées sur toutes espèces de presses typographiques. Ce procédé évite tout le travail manuel du graveur, et permet aux Propriétaires de fournir aux Imprimeurs ou Editeurs des ELECTROTYPES de livres ou autres publications, de format agrandi ou rapetissé, à très-bon marché. On attire tout particulièrement l'attention des hommes d'affaires sur ce nouveau procédé, qui comble une lacune dans l'imprimerie, et dont les résultats sont magnifiques et à bien bon marché.

ESSAYEZ-LE !

AVIS!

The Scientific Canadian

AND PATENT OFFICE RECORD.

Cette PRÉCIEUSE REVUE MENSUELLE a été beaucoup améliorée durant l'année dernière et contient maintenant les renseignements les plus Récents et les plus Utiles relativement aux Sciences et aux diverses branches des Métiers Mécaniques, choisis avec le plus grand soin pour l'information et l'instruction des Ouvriers du Canada. Une partie de ses colonnes est consacrée à la lecture instructive, convenable pour les jeunes membres de la famille, des deux sexes

TELLE QUE HORTICULTURE, HISTOIRE NATURELLE, JEUX ET AMUSEMENTS POPULAIRES, OUVRAGES DE FANTAISIE ET A L'AILLURE POUR DAMES, ET COURTES ET AMUSANTES HISTOIRES.

THE SCIENTIFIC CANADIAN

Conjointement avec le PATENT OFFICE RECORD

Contient 48 pages remplies de plus Belles Illustrations et environ 125 diagrammes de tous les Brevets émis chaque mois en Canada ; c'est une publication qui mérite l'encouragement de tous les Ouvriers de la Puissance, dont la devise devrait toujours être :

ENCOURAGEONS L'INDUSTRIE NATIONALE.

Prix : Seulement \$2.00 par année.

LA CIE. DE LITH. BURLAND-DESBARATS

PROPRIETAIRE ET EDEITEUR, 5 et 7, RUE BLEURY.

L'OPINION PUBLIQUE est imprimée aux Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal, Canada, par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND-DESBARATS.